ESSAI

SUR

LES MOYENS

DE PERFECTIONNER

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

DE LA JEUNESSE.

ESSAI
SUR
LES MOYENS
DE PERFECTIONNER
L'INSTRUCTION RELIGIEUSE
DE LA JEUNESSE.

Par D. LEVADE, M. du S. E.

Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable.

Pensées de Pascal, Art. V. XI.

A LAUSANNE,
De l'Imprimerie des Cit^{s}. HIGNOU et Compagnie.

1807.

JE dédie cet écrit à la jeunesse à laquelle je consacre depuis vingt-six ans mes travaux littéraires, et si les circonstances ont dirigé mes soins jusques à ce jour sur des étrangers plus que sur mes compatriotes, ce n'est pas que mon plus doux plaisir n'eut été de servir ma patrie. Peut-être hazarderai-je un jour d'offrir à ses enfans un cours d'instruction, que j'appellerai un cours de *bonheur*, ou pour parler plus exactement, un cours de *Philosophie Morale*, appliqué aux divers âges, et aux diverses conditions de la vie.

Les gens du monde ont leur tristesse, mais ils n'ont point cette joie que le monde ne peut ni donner, ni ôter.

« *Il ne faut pas avoir l'ame bien
„ élevée pour comprendre qu'il n'y a
„ point ici de satisfaction véritable et
„ solide; que tous nos plaisirs ne sont
„ que vanité; que nos maux sont
„ infinis; et qu'enfin la mort, qui
„ nous menace à chaque instant, doit
„ nous mettre dans peu d'années, et
„ peut-être en peu de jours, dans un
„ état éternel de bonheur, de malheur,
„ ou d'anéantissement. Entre nous et
„ le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y
„ a donc que la vie qui est la chose
„ la plus fragile.*

„ Il n'y a rien de plus réel que „ cela ; faisons tant que nous vou„ drons les braves, voilà la fin qui „ attend la plus belle vie du monde.

„ Voilà un doute d'une terrible „ conséquence ; que si sans chercher „ à en sortir on est tranquille et sa„ tisfait, on en fasse vanité, je n'ai „ point de termes pour qualifier cette „ extravagance.

„ Je ne sais qui m'a mis au monde, „ ni ce que c'est que le monde, ni „ que moi-même. Je ne sais ce que „ c'est que mon corps, que mes sens, „ que mon ame. Je vois ces effroya„ bles espaces de l'Univers qui m'en„ ferment, et je me trouve attaché „ à un coin de cette vaste étendue, „ sans savoir pourquoi je suis plutôt

„ *placé dans ce lieu qu'en un autre ;*
„ *ni pourquoi ce peu de temps qui*
„ *m'est donné à vivre, m'est assigné*
„ *à ce point plutôt qu'à un autre de*
„ *toute l'éternité qui m'a précédé, et*
„ *de toute celle qui me suit. Tout ce*
„ *que je connais, c'est que je dois*
„ *bientôt mourir.*

„ *Voilà mon état plein de misère,*
„ *et d'obscurité. Et de tout cela je*
„ *conclus que je dois donc passer tous*
„ *les jours de ma vie sans songer à ce*
„ *qui doit m'arriver, et que je n'ai*
„ *qu'à suivre mes inclinations sans*
„ *inquiétude. Peut-être que je pour-*
„ *rais trouver quelqu'éclaircissement*
„ *dans mes doutes, mais je n'en veux*
„ *pas prendre la peine, ni faire un*
„ *pas pour le chercher, et en traitant*
„ *avec mépris ceux qui se travaille-*

„ *raient de ce soin, je veux aller sans „ prévoyance et sans crainte tenter „ un si grand événement, et me laisser „ mollement conduire à la mort dans „ l'incertitude de l'éternité de ma con- „ dition future. Cette étrange insensi- „ bilité pour les choses les plus terri- „ bles, dans un cœur si sensible aux „ plus légères, est un enchantement „ incompréhensible, un assoupisse- „ ment surnaturel. On court dans le „ précipice après avoir mis quelque „ chose devant les yeux pour s'empê- „ cher de voir, et on se moque de „ ceux qui nous avertissent.*

„ *Quel mal vous arrivera-t-il en „ prenant le bon parti? Vous serez „ fidèle, honnête, humble, reconnais- „ sant, bienfaisant, sincère, verita- „ ble. A la vérité vous ne serez pas*

„ *dans les plaisirs empestés; mais*
„ *n'en aurez vous point d'autres?*
„ *Je vous dis que vous gagnerez en*
„ *cette vie, et qu'à chaque pas que*
„ *vous ferez dans ce chemin, vous*
„ *verrez tant de certitude de gain, et*
„ *tant de néant dans ce que vous ha-*
„ *sardez, que vous connaîtrez que*
„ *vous avez parié pour une chose cer-*
„ *taine et infinie, et que vous n'avez*
„ *rien donné pour l'obtenir.*

„ *Il n'y a que trois sortes de per-*
„ *sonnes : les uns qui servent Dieu,*
„ *l'ayant trouvé ; les autres qui s'em-*
„ *ployent à le chercher, ne l'ayant pas*
„ *encore trouvé ; et d'autres enfin qui*
„ *vivent sans le chercher, et sans*
„ *l'avoir trouvé. Les premiers sont*
„ *raisonnables et heureux, les der-*
„ *niers sont foux et malheureux ;*

» *ceux du milieu sont malheureux*
» *et raisonnables.*

» *Seigneur je ne sais qu'une chose,*
» *c'est qu'il est bon de vous suivre,*
» *et qu'il est mauvais de vous offenser.*
» *Après cela je ne sais quel est le*
» *meilleur, ou le pire en toutes choses;*
» *je ne sais le quel m'est profitable,*
» *de la santé, ou de la maladie, des*
» *biens, ou de la pauvreté, ni de*
» *toutes les choses du monde. C'est*
» *un discernement qui passe la force*
» *des hommes et des anges, et qui*
» *est caché dans les secrets de votre*
» *Providence que j'adore.* »

Pensées de Pascal.

ESSAI
SUR
Les moyens de perfectionner l'Instruction Religieuse.

APRÈS une absence de quelques mois, pendant laquelle j'avais été privé du culte public, je me trouvais, le 4 Octobre 1806, en campagne, chez un ami. Le lendemain, jour du Dimanche, je me rendis avec empressement dans la ville la plus voisine pour y chercher la maison de Dieu. J'admirais dans ma route la magnificence du site de cette ville

riante, que je découvrais toute entière au-dessous de moi. Heureux habitans! me disais-je, la main de la Providence répand ses dons avec prodigalité sur vous; elle vous a placé sur un sol enchanteur, sur une portion du globe qui dès longtems a fixé l'attention et l'admiration des Romanciers, des Peintres et des Poëtes; le riche produit de vos terres paye largement les travaux du cultivateur; vos granges et vos caves vont regorger des produits d'une récolte qui a dépassé votre attente. Votre industrie laborieuse ajoute aux bienfaits de la nature, et tout laisse entrevoir l'aisance dans vos demeures élégantes et paisibles, plusieurs même annoncent l'abondance et le luxe, plusieurs sont décorées des objets de l'art, et quelques-unes des collec-

tions assemblées par le génie?.....
Heureux habitans! vous jouissez d'un climat tempéré, d'un beau ciel, d'un sol fécond, de tout ce que la nature peut étaler de grandeur aux yeux de l'homme; vous vivez sous un gouvernement tranquille et fraternel, unique par la modicité de ses impositions, et dont trop d'indulgence est peut-être le plus grand défaut; vous êtes bons, sociables, industrieux, charitables; vous avez donné l'exemple d'une distribution d'aumône, combinée avec le travail, et l'instruction, qui servira de modèle dans d'autres villes, et par vos soins actifs et éclairés, deux grands fléaux, l'oisiveté et la mendicité ont presque disparu du milieu de vous. Heureux habitans! vos enfans s'élèvent sous vos yeux, le bruit des armes ne les

arrache point à votre tendresse ; s'ils s'éloignent pour un tems du toît paternel, c'est pour acquérir au dehors des connaissances dont ils rapportent le fruit à leur famille et à leurs concitoyens. Heureux habitans ! je viens aussi joindre, dans ce saint jour, ma voix à la vôtre, et rendre graces à Dieu des biens nombreux dont il vous favorise ; je ne vous suis point étranger ; mon ayeul, chassé de sa patrie par la plus cruelle des persécutions, a été accueilli chez vous avec hospitalité et reçu membre de la famille ; le son de vos cloches s'est fait entendre jusques à mon cœur, mes prières et mes actions de grâces vont s'élever ensemble avec les vôtres au père commun des hommes, et lui demander la continuation des biens dont il vous a fait une part si abon-

dante. Me voici! me voici! La cloche cesse, j'entre dans un Temple remarquable par sa propreté, et par une simplicité noble à la fois et élégante, c'était le seul ouvert en ce moment à une population de quatre mille ames, c'était un jour de repos, le soleil échauffait l'air, il dorait les montagnes, sa lumière réfléchie par la surface d'un lac enchanteur se répandait avec éclat sur les riants côteaux qui en formaient le cadre, les chemins et les rues offraient le tableau d'une grande activité; je me hâte d'entrer, mais je me trouve seul; placé sur une galerie, ce vide me frappe, mon cœur se serre, je sens presque de l'indignation; je calcule, quarante-trois personnes et quelques enfans composaient toute l'assemblée; sur quatre mille habitans,

c'était à-peu-près dix sur mille ; en supposant la moitié de cette population composée d'enfans, d'infirmes, de malades, d'absens, et en la réduisant à deux mille, c'était plus de cinquante ingrats, ou indifférens, ou irréligieux pour un cœur sensible, pour un Chrétien fidèle à ses devoirs. Au défaut des voix humaines, une orgue mélodieuse, mais insensible, fit retentir les louanges du Dieu de l'Univers, du meilleur des pères, du plus généreux bienfaiteur. D'où venait cette désertion ; je l'ignore ! l'estime et le respect dont jouissent, à juste titre, les Pasteurs de cette heureuse société ne me permirent pas d'expliquer un phénomène aussi effrayant.

Cette observation, jointe à quel-

ques autres du même genre, a fixé mon attention sur toutes les inconséquences que nous offre la société, dans ce qui concerne les devoirs religieux ; j'en rechercherai les causes, et essayerai d'en présenter le remède dans le perfectionnement de l'instruction religieuse.

Nous vivons, grâces à Dieu, au sein d'une société où la religion est connue, respectée même jusqu'à un certain point, nous n'avons pas à combattre des Athées ; cet espèce de monstre, dans la classe des êtres doués d'intelligence se rencontre rarement, et plus rarement encore, persévère dans sa démence ; nous voyons même en petit nombre autour de nous ceux que l'on désigne du terme vague d'incrédule. On

apperçoit par tous des traces de religion, il existe chaque semaine un our consacré à Dieu, des fêtes réguliérement célébrées nous retraçent la mémoire des grandes époques de la foi chrétienne, la commémoration solemnelle du grand sacrifice de notre Divin Rédempteur est rappelée quatre fois l'an dans la célébration de la Cène, et solemnisée avez zèle. Le souvenir d'un Dieu créateur est inculqué dans le cœur de la jeunesse, un cours d'instruction morale et religieuse est donné chaque année par chaque Pasteur dans chaque paroisse; des prédications fréquentes, sages et régulières, conservent dans les villes et dans les campagnes, la mémoire des dogmes et de la morale évangelique; la lecture de la loi de Dieu peut être entendue presque

tous les jours dans quelqu'une des maisons qui sont consacrées à son service. Ce nom de Dieu si saint, si solemnel, si imposant, est sans doute trop souvent dans nos bouches, et souvent prostitué par l'abus que nous avons la témérité d'en faire, mais du moins le blasphême et la profanation volontaire sont rares parmi nous. Par tout on répéte que la religion est la chose la plus importante, la seule nécessaire, et nous nous éloignerions de celui qui tiendrait un autre langage. Ses vérités fondamentales paraissent être généralement admises; qui d'entre nous oserait douter d'une Providence! qui d'entre nous rejetterait les dogmes de l'immortalité de l'ame, de la résurrection et du jugement dernier. Dans les dernières classes de la société on voit des péres

et des méres solliciter pour leurs enfans cette instruction religieuse, s'y prêter du moins comme à une chose bonne et utile. Dans les classes supérieures on ne s'en tient pas à ces enseignemens réguliers et publics, à ces cours de religion donnés avec zèle par les pasteurs dans leurs différens quartiers. On y joint un double d'instruction particulière; on annonce à l'avance à la jeunesse l'époque qui doit être spécialement consacrée à cette étude, on la séquestre en quelque sorte de la société dans l'idée de mieux fixer son attention, et de lui assurer plus de tems pour cette importante étude, sa mémoire est enrichie de passages choisis de nos saints livres, des extraits nombreux obligent le cathécumène à l'attention et à la réflexion; le moment solemnel

arrive, on se rassemble en foule dans le Temple à l'approche de la fête qui nous rappelle le souvenir de la résurrection glorieuse de notre chef, les cœurs sont émus, brisés, les larmes coulent en abondance, on prononce, en tremblant devant Dieu et devant l'assemblée, le vœu solemnel, c'est-à-dire, „ la *promesse* de ne jamais renier la religion chrétienne, „ de tout souffrir plutôt que d'en „ abandonner la profession, de re„ noncer au péché, de régler sa con„ duite sur les commandemens de „ Dieu, de vivre dans la paix, dans „ la charité, de donner en toute „ occasion à ses semblables des mar„ ques d'un amour sincère; on *pro*„ *met* de s'appliquer avec soin à la „ lecture et à la méditation de la „ parole de Dieu, ainsi qu'à la prière

„ de fréquenter assiduement les saintes assemblées, et d'avancer son salut par tous les moyens que la Providence nous fournira. On s'engage, en un mot, à renoncer au monde et à ses vanités, à combattre ses passions, à se consacrer à Dieu et à Jésus-Christ, et à vivre dans la tempérance, dans la justice et dans la pieté. „ Quel moment que celui ou d'une voix faible et mal articulée, les spectateurs attentifs entendent sortir de la bouche de leurs enfans, un vœu aussi solemnel, souvent interrompu par leurs soupirs et leurs sanglots. Je crois être leur interprête quand partageant leur émotion, je m'écrie: O mon Dieu, sois attentif, incline ton oreille aux vœux que t'adresse aujourd'hui cette génération nouvelle que tu as

distinguée pour en faire ton héritage !
— C'est cependant cette époque touchante, cette solemnité auguste et annuelle qui plus qu'aucune autre me glace d'effroi et d'épouvante. Car qui peut penser sans une vive douleur que la plus grande partie de cette jeunesse, qui annonce se consacrer à Dieu, va bientôt mentir à Dieu et abandonner insensiblement son service; que ce *vœu* si solemnellement formé, bien différent de *ceux* qui se prononcent dans la communion Romaine, et qui sont immédiatement suivis d'une clôture perpétuelle et d'abstinences rigoureuses, que ce *vœu* n'est chez plusieurs que celui d'entrer dans le monde, d'en rechercher avec moins de gêne les plaisirs, d'interrompre, ou de cesser immédiatement l'étude de la religion,

le vœu de pouvoir se gouverner d'après ses idées, ses préjugés, ou ceux du monde et d'après l'exemple de la multitude, le vœu de secouer insensiblement le joug incommode des parens, des tuteurs et des pasteurs. En effet, suivez dans la société cette nouvelle génération qui vient de se consacrer à Dieu, vous la verrez conserver plus ou moins longtems quelques traces de son émotion et de ses engagemens, mais insensiblement se confondre avec la masse générale de la société dans laquelle elle est appelée à vivre, en prendre les principes, les préjugés, la livrée, vous la verrez offrir les mêmes inconséquences, montrer la même tiédeur, et s'écarter souvent des principes qu'elle professe. Cette déviation si générale de la piété à la tiédeur, même de la

vertu au vice, m'étonne peu dans la classe du peuple, et de la part de jeunes gens dont plusieurs ont été privés de cette instruction domestique et d'enfance, de cette instruction d'exemples qui se grave plus avant dans le cœur, que des enseignemens passagers quoique plus complets; cette déviation m'étonne peu chez des jeunes gens dont plusieurs ont été familiarisés sous le toît paternel, et dès le berceau, avec la vue du désordre, des emportemens, de la brutalité, de l'ivrognerie, des juremens, du mensonge, peut-être même de l'infidélité et du libertinage; chez des jeunes gens dont la raison peu développée n'a pu, dans le cours de quelques mois, saisir avec netteté des instructions exprimées dans une langue peu familière à plusieurs, des

instructions dont la clarté suppose chez celui qui les donne du génie, une patience infatigable, une attention très-pénible. Serait-on surpris des écarts d'une jeunesse jetée au sortir de ce cours d'instruction souvent prématuré, et toujours imparfait dans les diverses conditions de la société, condamnée à des travaux continus, distraite, et quelques fois privée d'une suite d'enseignemens religieux, exposée à la contagion des mauvais exemples, vivant dans la dépendance de maîtres quelquefois vicieux, et souvent inattentifs à leur conduite. Comment cette jeunesse ignorante et grossière montrerait-elle plus de conséquence dans sa conduite, plus de fermeté dans ses principes que n'en montrent les classes de la société les plus privilégiées du côté de l'instruc-

tion. Ajoutez, je souffre à le dire, ajoutez que dans plusieurs villes, tout concourt à corrompre le peuple, qu'on l'invite à toute heure à l'intempérance, à l'oisiveté et à des recréations plus ou moins coûteuses, qu'on lui tend des pièges à chaque pas, et qu'on finit par faire contracter à un grand nombre le vice le plus destructif des mœurs, de la santé, et de l'industrie; je parle de l'ivrognerie, vice qui plus qu'aucun autre est incompatible avec le bonheur domestique, et l'aisance, qui conduit au libertinage, à l'abrutissement, à l'infidélité, et à toute espèce de crime. Qui d'entre nous ne rougit des excès honteux auxquels notre peuple se livre, excès qui caractérisent l'habitant du pays le plus favorivé des biens de la Providence.

Respectables directeurs des nombreux établissemens de charité, qui distinguent si honorablement cette ville ; quelle autre cause que l'ivrognerie pouvez-vous donner de la misère qui pèse sur un si grand nombre de familles malgré la profusion de charités sans cesse renaissantes, malgré des secours qui dans la proportion des habitans, dépassent ceux qui existent par tout ailleurs, malgré la facilité que chacun trouve à exercer son industrie, et le haut prix auquel cette industrie est payée. Mais ce vice honteux et funeste, qui dégrade notre patrie, et nous avilit aux yeux de l'étranger, nous semblons nous plaire à le maintenir, nous nous étudions à l'alimenter par toute sorte d'adresse. Nous invitons à chaque pas, dans

chaque rue, l'artisan, le manœuvre, le paysan, nos habitans, nos voisins à s'y livrer. Ah ! si le malheureux qui se croit condamné à ce trafic, pouvait calculer la somme de maux dont pour sa part il a pu être lacause, si dans les quatre-vingt-dix-sept tavernes, cafés, cabarets, et autres rendez-vous de plaisir et de dissolution autorisés dans cette ville, et dans lesquels les propriétaires s'efforcent à attirer leurs concitoyens, s'il pouvait connaître la masse de désordres qui reposent sur lui ; s'il pensait qu'on frappe à sa porte, qu'on lui demande des secours pour alimenter une famille, tandis que peut-être dans le même moment c'est dans sa taverne que le chef de cette famille désolée consume le pain d'une femme malheureuse, et d'enfans à moitié nuds; il

se hâterait de soulager son cœur, et en assistant le pauvre, il pourrait dire, je n'ai pas contribué à la dégradation de mon semblable, je ne l'ai pas invité à l'intempérance, je ne suis pas grâces à Dieu un des artisans de sa misère. Je le répète, serais-je étonné de l'immoralité que j'aperçois dans le peuple, lorsque je pense que ses lumières sont bornées, ses passions fortes, que les tentations au vice sont pour lui continues, diversifiées, qu'elles s'offrent à lui de son lever à son coucher, à sa porte, que de son attelier il entend les cris bruyans, les chansons grossières, qui l'invitent au plaisir, je dis au plaisir, car indépendamment du vin, c'est le repos qu'on lui présente, c'est une société d'amis, ou de connaissances, c'est un pavillon agréable-

ment situé, c'est un jardin, ce sont des cartes, des jeux variés, c'est une chambre bien chauffée, c'est une danse à des jours fixes; un rendez-vous pour affaires, heureux si ce n'est pas un lieu de libertinage, et de débauche.—La honte d'y entrer a disparu par l'habitude, et par le grand nombre de ceux qui fréquentent ces lieux, tandis que le ridicule tombe sur l'artisan sage qui s'en tient éloigné. Je me suis souvent demandé ce que je serais aujourd'hui, ce que seraient de plus sages que moi, si dès ma jeunesse j'eusse été familiarisé avec le spectacle domestique du vice, si j'eusse trouvé des séductions du genre de celles qui pouvaient émouvoir mes sens, et favoriser mes goûts, sans cesse renaissantes autour de moi; si j'eusse été sollicité par

l'exemple de mes égaux, et de mes camarades; si le ridicule eut été le prix de ma résistance; si j'eusse trouvé dans la conduite d'un père, d'un frère, d'un ami l'excuse apparente de mes désordres; confondu par ces réflexions, je suis forcé à l'indulgence pour ces malheureuses victimes d'une séduction autorisée par l'usage, et mal contenue par les lois, et je m'humilie devant cet honnête artisan, ce respectable cultivateur, ce manœuvre laborieux et sobre, qui entouré de tant d'amorces au vice, persévère dans la tempérance, et ne quitte son travail que pour se reposer dans le sein de sa famille. Je me complais à voir souvent dès ici bas la bénédiction de Dieu reposer sur sa demeure, couronner de succès ses

ses travaux, et le placer dans un état d'aisance, et de prospérité.

Dans l'impossibilité où je suis d'apporter quelque remède à un désordre toléré, et multiplié par tous les moyens que peuvent suggérer l'adresse, la cupidité, et l'intérêt, Je détourne ma pensée de cette classe malheureuse de la société, me bornant à demander à Dieu, qu'il veuille ouvrir les yeux et toucher le cœur de ceux qui inconsidérement peut-être concourent à maintenir dans le sein d'une patrie qui doit nous être chère ce germe actif et continu d'immoralité, et de corruption. Je me borne donc dans cêt essai à porter mes regards sur ces classes de la société qui prédominent par leurs lumières, leur éducation, leur for-

tune, et les vocations plus distinguées qu'elles sont appellées à remplir. Ces classes offrent au premier apperçu des formes plus agréables, fruit d'une éducation mieux soignée; là se trouve un abord prévenant, là on entend des expressions que le sentiment dicte, ou semble dicter, là on apperçoit des procédés, une attention dans le maintien et dans les propos qui éloigne tout ce qui pourrait choquer, là tout plaît à l'œil comme à l'oreille, le cœur y est satisfait d'une certaine indulgence, l'esprit de réflexions judicieuses, de remarques fines, de traits de génie, de connaissances précieuses. Je crois me trouver dans les assemblées qui se tenaient à Athenes, où l'amour des lettres, des arts et des plaisirs, faisait sentir le mérite du choix dans

les expressions et les manières, où ceux qui avaient reçu de la nature le don de plaire, cherchaient en effet à plaire, et où le desir ajoutait de nouvelles grâces au talent. Là comme autrefois dans les salons d'Athenes on distingue le ton de la bonne compagnie, on prodigue aux autres des attentions pour en obtenir de plus fortes, on respecte leur amour propre pour n'être pas inquiété dans le sien. Mais en reconnaissant tout ce que ces formes ont d'agréable, je crois y appercevoir trop d'éloignement pour ce qui est sérieux, une affectation à ne toucher de près ni de loin aux idées religieuses, une morale quelquefois corrompue et souvent relâchée, une légèreté extrême, une grande indulgence pour les vices, et peu pour les défauts et les

imperfections. Je crois me trouver dans les beaux siècles de la Grèce, mais rien ne dit à mon cœur que je suis avec des Chrétiens; je n'entends pas métamorphoser les délassemens de la vie en études religieuses, ni changer les salons en oratoires, je n'entends pas renouveler le ridicule que présenta Constantinople au quatrième siècle, où les artisans et les esclaves étaient de profonds théologiens, prêchaient dans les boutiques, et dans les rues, où l'étranger qui demandait le change d'une pièce de monnoie, qu'on lui vendit un pain, ou qu'on lui préparât un bain, recevait pour toute réponse : que le Fils était différent du Père, que le Fils était inférieur au Père, que le Fils était créé de rien. Mais fermement convaincu que le champ que nous

ouvre la Religion, et la philosophie morale est plus riche en idées, en sentimens, en développemens qu'aucun autre; convaincu que la piété qui a les promesses de la vie présente comme de celle qui est à venir, doit être habituelle, que tout doit nous ramener aux idées religieuses, que tout ce qui arrive, que tous les événemens dont nous discourons et qui nous intéressent, que tout ce qui nous concerne, ou concerne les autres, ou les sociétés, ou les Empires, doit nous ramener à Dieu et à sa Providence; que la santé, les maladies, la mort, les succès, les revers, tout en un mot de ce qui peut servir de cadre à nos entretiens, rentre dans le département de la Religion; je ne voudrais pas qu'on parut bannir du bon ton de la société,

toute conversation qui laisserait entrevoir ce que nous sommes, qui rappellerait de temps en temps nos principes, nos devoirs, et nos espérances, qui permettrait l'examen des maximes et usages reçus dans le monde, et qui se trouvent en contradiction avec ces principes, ces devoirs et ces espérances. Je voudrais retrouver quelquefois ces conversations dont Horace jouissait avec ses amis, ce *quod magis ad nos pertinet ac nescire malum est.* Nous avons généralement des idées confuses, et imparfaites de la Religion, nous n'en faisons aucune étude suivie, à peine croyons-nous qu'elle soit une science. Pascal disait que la Religion n'était autre chose que *Dieu sensible au cœur*, et il disait bien : si nous l'entendions ainsi, si nous en faisions

une étude de cœur, il ne serait pas en notre pouvoir de la dissimuler, on ne contraint pas aisément un sentiment, on le concentre difficilement; l'homme attaché de cœur à un objet, se laisse aisément pénétrer, tout l'y ramène, et pourquoi dissimulerait-il? On l'apprécie dans la société sur la vivacité de ses sentimens, on lui tient souvent compte de leur exagération, même de leur irrégularité; mais chez nous le ridicule serait prêt à désigner celui qui appliquerait la vivacité du sentiment à l'Etre le plus digne, le seul digne de fixer notre respect et notre amour; nous avouerions une lettre passionnée écrite à une femme, ou les expressions les plus délicates de sentiment à un ami, mais peu oseraient s'avouer auteurs d'une prière fervente adressée à Dieu,

d'une éjaculation pieuse et passionnée. Examinez ceux qui composent la majorité de cette classe d'hommes sur laquelle porte notre attention, car à Dieu ne plaise que je ne fasse pas un grand nombre d'exceptions, ils ont des idées religieuses je n'en doute pas, ils ont un lingot d'or caché dont ils se proposent de faire usage au besoin, mais on ne voit jamais dans leurs mains de monnoie courante pour les besoins de la vie. Suivez leur conduite, elle est dirigée par les maximes du monde, bien plus que par les lumières de la raison et de la Religion, ils ont de celle-ci quelques connaissances peu approfondies, leur esprit en a conservé quelques idées, mais leur cœur est resté muet, aussi agissent-ils d'après les combinaisons de l'esprit, et non

par sentiment ; ils ont deux codes de lois, celui du monde qu'ils ne perdent pas de vue, et celui de la Religion auquel ils pensent de temps en temps, sans inclination et par conséquent sans suite, ils en viennent à combiner ces deux codes à leur fantaisie, ils en composent leurs obligations et leurs devoirs, se permettant d'en retrancher, ou d'y ajouter, et de les interpréter d'après leurs penchans, leurs habitudes, leurs passions, les différentes époques de leur vie, et les sociétés qu'ils fréquentent. Ce sont de faux monnoyeurs qui déterminent le plus ou moins d'alliage qu'ils se décident à mêler avec l'or et l'argent. Si la Religion des gens du monde était dans le cœur, ils ne craindraient pas de la laisser appercevoir ; on dissimule

souvent ses pensées, mais il n'en est pas de même d'un sentiment profond, il se fait jour malgré nous-mêmes, et on s'éloigne plutôt de ceux qui refusent de le partager; nous ne voulons pas comprendre que la Religion se nourrit plus de sentimens que d'idées, que c'est celui qui en sincérité de cœur *cherche à faire la volonté de Dieu* qui peut seul *connaître sa céleste doctrine.* Que les efforts de l'esprit ne font que nous confondre, tandis que les sentimens du cœur nous élèvent; la connaissance du devoir sans le sentiment fait de nous de méchans serviteurs, parce que nous ne faisons que ce que nous étions obligés de faire, que nous le faisons de mauvaise grâce, et imparfaitement. Nous nous conformons rarement à la volonté

d'un supérieur, lorsque pour interpréter sa volonté nous n'avons que le devoir pour guide sans affection. Aussi remarquez que nous servons Dieu, comme la plupart de nos domestiques nous servent; comme eux nous faisons le moins possible, nous interprétons ses ordres, nous raisonnons sur nos obligations, nous les modifions selon nos caprices et nos penchans; les prétextes ne nous manquent jamais; nous disons comme eux: je fais aussi bien qu'un autre, mon maître exige trop, on n'est pas parfait. Voyez d'autres serviteurs qui dépassent ce que leur maître exige d'eux, qui leur montrent un dévouement sans borne, quand ils sont malades, affligés, infirmes, réduits à la pauvreté, qui s'oublient eux-mêmes, altérent leur santé par de longues

veilles, par des fatigues au-dessus de leurs forces, s'astreignent à des privations pénibles; quand est-ce que cela arrive? C'est lorsque le sentiment interprète le devoir. Quels étonnans prodiges n'enfante pas l'amour maternel, la piété filiale, l'amitié, l'amour; est-il rien de difficile à celui qui aime? repos, santé fortune, vie, rien ne coûte; le sentiment vient-il à s'émousser comme cela doit arriver lorsqu'il embrasse des êtres imparfaits, pour lors tout change il faut un effort pour remplir les devoirs les plus sacrés, et trop souvent on finit par les méconnaître. Que concluons-nous de-là? C'est que si par une étude suivie de la Religion, si par des communications habituelles de pensées, de sentiment, de réflexion, de méditation,

nous ne parvenons pas à faire naître dans nos cœurs un sentiment d'amour pour le plus tendre, le plus généreux des bienfaiteurs, la source de tout ce qui peut exister de beau, de grand, de bon, de parfait, si nous nous refusons à accomplir ce premier ce grand commandement *d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre pensée, et de toutes nos forces*, les lumières de notre esprit seront toujours insuffisantes à notre perfection, c'est-à-dire à notre bonheur; et qu'on ne prétende pas qu'il n'est pas en notre pouvoir d'aimer, ou de n'aimer pas; cela est vrai quant aux objets terrestres, grossiers et imparfaits; mais cela ne peut être lorsque nous croyons en voir qui approchent de la perfection, il ne dépend pas de nous en lisant la vie

de ces bienfaiteurs du genre humain, de ces hommes généreux, bons et vertueux, d'éprouver, ou de ne pas éprouver des sentimens d'amour; nous nous transportons en pensée dans le siècle, et dans les lieux où ils ont vécu, nous plaçons leurs portraits sous nos yeux, nous honorerions leurs reliques. Que de larmes n'avons nous pas même versé sur les prétendus malheurs de héros imaginaires! Quelle profusion de sentimens ne prodiguons nous pas à la lecture de romans qui nous peignent des personnages doués de quelques-unes des qualités dans lesquelles nous faisons consister la beauté morale; et lorsqu'une sensibilité artificielle développe si aisément dans l'ame en apparence la plus froide des trésors de sentiment, si nous n'en trouvons

point pour Dieu, point pour ce Sauveur charitable qui nous a aimé d'un amour qui passe tout entendement, c'est parce que nous ne pensons pas à lui, et ne cherchons pas à le connaître. Nous versons des larmes amères sur un héros Musulman qui meurt dans les bras de son amante, et nous n'en avons point pour les Martyrs de notre Sainte Religion, point pour Jésus expirant sur la croix, et versant son sang goutte à goutte dans les tourmens, pour nous assurer pardon, résurrection, immortalité, et bonheur. Non nous ne connaissons pas le *don de Dieu*, nous étouffons au milieu du monde ce germe pur de sensibilité que des instructions religieuses, ou des afflictions nous ont fait sentir dans quelque époque de notre vie, ce germe d'une

sensibilité pure et avant goût de biens que *l'œil n'a point* vu, que *l'oreille n'a point entendu*, et qui ne *montèrent jamais dans le cœur* de l'homme grossier. — Ce germe est rarement le fruit d'enseignemens religieux, donnés dans l'âge des illusions, dans l'âge où le monde se présente à nous comme un héritage embelli de toute la fraîcheur de l'imagination; ce germe c'est Dieu qui le met dans l'ame comme il lui plaît, le plus souvent par la main d'une mère pieuse. Eh qui mieux qu'elles savent sentir et persuader; aussi la Religion n'est-elle pas en effet mieux connue de cette portion de la société qui est la plus sensible. Les vérités de la Religion entrent du cœur dans l'esprit, mais non de l'esprit dans le cœur; il faut

connaître les choses humaines avant de les aimer, mais il faut aimer les choses Divines pour les connaître, et nous faisons le contraire. Si donc nous étudions la Religion de tête comme une autre science, nous la dénaturons à l'instant, nous employons alors toutes les ruses de la chicane pour contourner ses lois au gré de nos passions, nous les interprétons dans le sens qui nous convient, ainsi que le plaideur ou son avocat le font pour trouver dans une loi, le sens qu'ils y cherchent; et comme dans ces discussions de l'esprit, on se permet d'être à la fois juge et partie, nous nous donnons gain de cause, et finissons par prendre nos interprétations pour règles de mœurs Si quelque chose de semblable n'avait pas lieu, comment

tant d'hommes parmi nous en viendraient-ils à se faire une loi, une conscience, des règles de conduite souvent en contradiction manifeste avec la Loi Divine, et avec leur première conscience. Comment verrait-on parmi nous tant d'hommes marcher tête levée, avec l'expression d'une approbation intérieure, le sourire du contentement, et qui semblent nous dire avec superbe : j'ai bien examiné toutes ces matières, je sais à quoi m'en tenir, ma marche est sûre, elle est raisonnée, on ne m'en imposera pas, j'ai des principes éclairés, je sais ce que la Religion peut avoir de bon, et ce qu'on peut en mettre de côté, je sais que je puis aller jusques-là; voilà ma part faite en support, en indulgence, en pardon d'injures,

en aumônes, en prières, en lectures pieuses, en fréquentation du culte, en jouissance des biens de la vie; j'ai pesé les devoirs que la Religion m'impose, j'en ai trouvé d'exagérés, et j'en ai pris la portion qui m'a paru raisonnable. Le jour du Dimanche est dit-on consacré à Dieu, je me rendrai assez régulièrement au Temple, si l'usage le prescrit; mais d'ailleurs je ne suis pas dans l'idée qu'il y ait aucune raison d'interrompre ses habitudes, ses occupations journalières, à distinguer ce jour par aucune trace, aucun acte de charité particulière, ou d'exercice religieux domestique, ainsi donc au culte près, ce jour sera pour moi comme les autres. La Religion m'interdit les juremens, rien n'est plus raisonnable, le ton de la bonne compagnie

les condamne ; si donc je m'écarte de cette règle de temps en temps ce sera vis-à-vis du peuple grossier accoutumé à ce langage. La Religion m'interdit aussi de prendre le nom de Dieu en vain. *Tu ne prendras point le nom de l'Éternel ton Dien en vain ;* mais l'usage le permet, l'autorise, les personnes les plus réservées mêlent ce nom auguste à leurs jeux, aux sujets les plus puériles, il est reçu de le prononcer sans cesse, sans attention, sans respect, sans émotion pour exprimer le plaisir, la douleur, la colère, la surprise, la crainte, l'admiration, même l'ennui, ce mot n'est qu'un son, et *mon Dieu* n'a aucun sens. — Le pardon des injures m'est recommandé, je le sais il y a du bon dans cette loi, elle me dit que *si naus ne pardonnons pas à nos*

frères leurs offenses, Dieu ne nous pardonnera pas les nôtres, elle veut que nous demandions dans toutes nos prières que *Dieu nous pardonne, comme nous pardonnons;* mais distinguons, il est des offenses qui ne se pardonnent pas, il en est qui demandent une satisfaction éclatante, même sanglante, même de la vie; tel offenseur peut être méprisé, mais tel autre doit être puni, un peu de fierté sied bien dans certains cas, il n'est pas mal de se faire craindre, je jugerai donc dans l'occasion de ce que j'ai à faire, je ne m'écarterai pas des lois que me prescrit l'honneur tel que le monde l'entend, c'est à lui à prononcer. — La charité est un devoir, je le sais, et je n'ai garde de le méconnaître, mais je ne me laisserai pas aller sans réflexion à cette espèce

d'instinct qui nous porte à soulager le malheureux, sans doute il est des occasions, des appels auxquels on ne peut se refuser, on se déshonorerait aux yeux du monde si on ne savait pas distinguer certaines convenances. — Mais dans le fait j'ai peu à donner, mon état de dépense absorbe mon revenu, j'ai une famille, et charité bien ordonnée commence par soi, d'ailleurs ce n'est pas précisément l'aumône d'argent qui constitue la charité, c'est une espèce de bienveillance, de philantropie, de bonté de cœur, j'occupe des pauvres, et je les fais gagner, on sait que vu leur éducation, et l'habitude des privations ils ne souffrent pas tant qu'on le pense, et puis donnez-leur abondamment ils n'en conservent aucune reconnaissance, ils vous trom-

pent si souvent, ces charités ne font qu'encourager la paresse, il existe des bourses, qu'ils s'y adressent; quant à des visites de malades, à des consolations à porter aux affligés, je ne puis supporter le tableau de la misère, de la mal-propreté, de la souffrance, de la douleur, ma sensibilité y répugne, ma santé s'y refuse.

La tempérance, la chasteté sont sans aucun doute des devoirs; la Religion classe l'yvrognerie, la fornication, l'adultère parmi les plus grands crimes, et prononce que ceux qui s'en rendent coupables *n'entreront point au Royaume de Dieu.* Mais on pourra s'écarter de ces devoirs pourvu que ce ne soit pas habituellement, quelques excès de table,

de vin pourront s'excuser, s'ils se commettent entre gens comme il faut, c'est la société et le lieu qui détermineront la légitimité de ces excès ; quant à la chasteté elle est presqu'un ridicule dans un homme, on va même jusques à lui pardonner la séduction et l'adultère, en me laissant aller à ma passion, les hommes parleront de mes bonnes fortunes avec un ton d'envie, et les femmes avec une grande indulgence, on donnera moins d'attention au délit qu'aux formes, et si j'ai montré quelqu'adresse, quelque décence et quelque discrétion, je serai aisément absous aux yeux du monde, ainsi donc je puis sans perdre sensiblement dans l'opinion satisfaire mes penchans, l'essentiel est le choix de mes victimes, on me pardonnera plus aisément la séduction

séduction d'une personne innocente, que des habitudes avec des êtres flétris par le vice, et qui en font commerce ; l'adultère soupçonné me donnera une sorte d'intérêt, et fixera un peu plus l'attention sur moi, ce qui est toujours flatteur.

Je le répéte donc si un vif sentiment d'amour pour Dieu ne dirige pas nos pensées, nos paroles et nos actions; si nous étudions sa loi de tête, et non de cœur; si nous ne commençons pas à *vouloir faire la volonté de Dieu*, nous ne saurons jamais ce qu'il nous commande, nous serons de mauvais serviteurs; nous travaillerons en mercenaires. Les lois Divines ne se bornent pas comme les lois humaines à interdire telle ou telle chose, et à recom-

mander telle, ou telle autre, de manière que celui-là est réputé bon citoyen, qui se conforme strictement à la teneur de la loi; la Religion nous invite à la perfection, comme à un but auquel nous devons sans cesse tendre sans pouvoir y arriver, et que sera-ce si nous nous permettons de poser nous-mêmes la limite de chaque devoir au gré de nos inclinations; c'est cependant ce que fait le joueur, l'intempérant, le médisant, l'injuste, l'avare, le séducteur, l'adultère, l'homme oisif, le vindicatif, chacun d'eux se permet d'interpréter la loi, et croit pouvoir s'avancer jusques au point où il a placé la borne.—Et ceci explique la parfaite vérité de ce paradoxe, c'est que celui qui *pèche contre un seul point de la loi se rend coupable de*

tous, car comme nous n'avons pas à-la-fois le germe de tous les vices, si à la première sollicitation d'un penchant irrégulier nous nous permettons de déplacer la borne qui fixe le devoir sur un point, nous donnons la preuve que nous en eussions fait autant sur tout autre, si notre inclination nous eut fait desirer un changement dans la loi. Que nous présente donc cette portion de la société la plus instruite? Un extérieur de Religion, mais sans solidité, sans fondement; une instruction précoce et précipitée; la fréquentation du culte, quelques bonnes lectures disséminées dans le cours de la vie, voilà ce dont plusieurs se contentent. Vous rencontrerez cependant dans cette même société des personnes très-instruites en bota-

nique, en phisique, en histoire, en agriculture, en littérature, qui poursuivent leurs goûts, et leurs études avec zèle, fatigue, dépense, annoncez-leur une plante inconnue, une expérience nouvelle, un fragment historique récemment publié, un procédé d'agriculture, un nouvel instrument aratoire, un manuscrit trouvé dans les ruines de Pompeia, rien ne coute pour satisfaire leur curiosité; mais annoncez quelques nouvelles preuves de la Religion Chrétienne, ou une exposition plus claire de celles qui sont connues, annoncez une version de nos Saints Livres mieux faite, des éclaircissemens sur des passages obscurs, quelques fragmens historiques sur l'établissement des Eglises primitives. Annoncez la découverte d'une nouvelle Epître

authentique de St. Paul, ou de St. Pierre, même d'un nouvel Evangile; j'ose dire que peu d'entre nous prendront un intérêt réel à ce genre de découverte; cependant ces objets sont pour l'homme des *titres* de famille qu'un héritier vient à découvrir. Si ces ouvrages tombent par occasion en nos mains, nous nous bornons à les parcourir, nous en parlons peu, nous ne nous en permettons pas l'acquisition, on a toujours assez de ce genre de livres; mais qu'un roman d'une bonne plume vienne à paraître, qu'on mette en vente à cent lieues de nous une pièce de théâtre couronnée de quelque succès, nous sommes dans l'impatience de les connaître, nous murmurons contre le moindre délai qu'apporte un commissionnaire à les

faire passer dans nos mains, le besoin se fait sentir, il est pressant, à tout prix il faut le satisfaire. Oui, la voix de la Religion se trouve étouffée par mille prétendues convenances de société, je ne l'entends pas dans la prospérité, je l'entends peu dans les afflictions, les grandes maladies, et à l'approche de la mort; qui pense hors dans la classe du peuple, à inviter un Pasteur à venir prier auprès du lit d'un malade, d'un mourant, à se rendre au sein d'un famille désolée, à solliciter les lumières de la Religion dans des cas critiques où la conscience est dans le doute. Un Ecclésiastique zélé qui hazarderait quelque démarche, ne s'exposerait-il point à quelque ridicule? Est-il sûr que toutes les portes lui fussent ouvertes? On croit plus sage d'écarter

les idées religieuses, et les idées de mort; on suppose un mourant suffisamment préparé, on veut lui éviter quelqu'émotion ainsi qu'aux assistans, le tromper même si l'on peut. — La voix de la Religion comme celle du son de cloches ne se fait entendre qu'à des époques fixes, et pour un temps déterminé; nous confessons le Christianisme avec une certaine retenue, c'est un parent que nous ne désavouons pas, mais qui ne nous paraissant pas présentable dans la société n'est reçu que dans le particulier; nous supportons s'il le faut ses visites, et ses soins quand nous sommes indisposés, et que d'autres ressources nous manquent. Convenons-en, elles sont rares parmi nous les familles où règne une piété habituelle, où des lectures

et des entretiens religieux sont journaliers, où il existe une espèce de culte domestique, où la mère et la fille n'ont point honte d'être surprises un livre de prières en mains. Elles sont rares les familles où les enfans se trouvent préparés à leur entrée dans l'Eglise par les enseignemens et l'exemple de leurs parens, par l'habitude de la prière, l'éloignement des lectures dangereuses, et la modération dans les plaisirs bruyans et vaniteux. Nous aimons à nous transporter dans le siècle si vanté de Louis XIV, les mœurs, les intrigues, les usages, le ton, la galanterie de cette cour brillante nous attache, et si nous pouvions en retracer l'image autour de nous, j'ose croire que nous le ferions, à la dévotion près qui y existait, et que nous avons

bannie de nos cercles, et de nos entretiens. Le dernier volume des Mémoires de Mlle. de Montpensier renferme des portraits, ou des peintures de caractères tracés comme amusement de société par des mains étrangères, ou par les personnes elles-mêmes; dans le nombre de cinquante-neuf portraits dont plusieurs étaient ceux de personnages distingués de la cour de ce grand Roi, on y voit les nuances de piété et de dévotion presque toujours indiquées comme trait marquant; mais renouvelés parmi nous ces exercices d'esprit, et ce trait principal sera complettement supprimé; notre bon ton, le ton du monde, du jour, nous permettrait-il de dire : *J'ai trop peu de dévotion dont je demande souvent pardon à Dieu, et qu'il me fasse la grâce de*

mieux vivre afin de bien mourir. (Princesse de Tarente). *Je reconnais que je ne fais pas mon capital du service de Dieu, et que je ne prie pas avec assez de soin.* (Mlle. de la Trémouille). *Les livres qui sont les plus selon mon goût après ceux de dévotion, sont ceux qui règlent les mœurs par les exemples, et les préceptes. La lecture des romans m'a toujours été insuportable, parce qu'ils n'apprennent que ce que je voulais ignorer.* (Duchesse de la Trémouille). *Je n'ai pas toute la piété nécessaire à un bon Chrétien.* (le Prince de Tarente). *Ma coutume est d'employer une partie de mon temps à rendre ce que je dois à Dieu.* (Marquise de Mauni). *Je crains Dieu.* (Comtesse de Brienne). *Dieu et le monde trouvent leur place dans son cœur, et la complaisance qu'elle a pour*

l'un ne lui fait rien faire pour offenser l'autre. (Duchesse de St. Simon). *Sa piété et sa dévotion n'est pas fondée sur l'habitude seulement* (Comtesse de Maure). *Elle rend un culte assidu et respectueux à Dieu dont elle reconnaît avoir reçu tous les avantages dont elle est comblée.* (Marquise de Gouville). *Sa piété et sa dévotion sont sans fard et sans ostentation, les Eglises qu'elle fréquente ne sont pas celles où le beau monde se rassemble* (Duchesse de Créquy). *Elle a un grand respect pour la Loi de Dieu, les voyages, les veilles, les divertissemens ne lui ont jamais fait interrompre les heures de sa retraite et de ses prières.* (la Reine). *Il a beaucoup de piété et de dévotion, ayant été élevé par sa mère.* (le Roi). *Les principes de Religion sont fortement établis dans son ame.* (Mr. le Prince).

L'usage recommandé par la loi sainte de rendre grâces à Dieu par deux mots, lorque dans sa bonté il nous accorde journellement la nourriture nécessaire à notre existence, qu'il nous l'accorde avec abondance, et facilité; cet usage de nos pères respecté encore par une nation dont nous nous énorgueillissons de suivre les modes et les habitudes, cet usage si naturel, si facile, si légitime ne serait-il frappé d'aucun ridicule par quelques uns d'entre nous si on cherchait à le renouveler. Je ne veux pas entrer ici dans le détail de nos négligences à remplir les devoirs que nous impose cette loi sainte que nous reconnaissons pour divine, et lui opposer le scrupule avec lequel nous nous conformons aux lois souvent incommodes, péni-

bles même que nous impose ce que nous nommons le monde ou la société ; je n'aurais pas de peine à montrer l'exacte vérité de ces paroles du Sauveur que nous croyons être hyberboliques, c'est que *l'amour du monde est inimitié contre Dieu*, que celui qui *aime le monde l'amour de Dieu n'est point en lui.* En effet s'il est certain que la loi Divine nous appelle à élever nos cœurs en haut, à ne pas placer notre trésor sur la terre, à ne pas nous inquiéter du lendemain, à mettre notre confiance en Dieu, et non dans le bras de la chair, à être convaincus que Dieu afflige celui qu'il aime, et nous châtie souvent par la prospérité; si cette loi veut que nous aimions Dieu *par dessus tout*, et notre prochain *comme nous-mêmes*, que nous pardonnions

comme nous desirons d'être pardonnés. Si elle déclare heureux les débonnaires, heureux les pacifiques, heureux les pauvres en esprit, heureux les affligés, si elle nous dit qu'il *est plus aisé qu'un cable passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est au riche d'entrer au Royaume de Dieu.* Si elle prononce que les *impudiques*, *les adultères*, *les larons*, *les avares*, *les yvrognes*, *ni ceux qui outragent les autres*, *n'hériteront pas le Royaume de Dieu.* Si cette loi sainte, cette loi de Dieu me dit ces choses clairement, si cette loi indépendamment de sa divinité, est reconnue par les plus profonds moralistes être en accord avec la loi naturelle, avec notre bonheur présent, de manière que *tout concourt au bien de celui qui aime Dieu*, et que *la piété a les promesses de la vie*

présente, comme de celle qui est à venir. Si cela est oui et oui, et non et non, que sommes-nous avec nos distinctions, nos restrictions, nos modifications, nos interprétations, nos réserves et nos commentaires. O mon Dieu ! quand je juge ma conduite d'après la raison que tu m'as donné, d'après la conscience que tu as placé dans mon ame, d'après la loi que tu as mis sous mes yeux, je suis confondu, je suis saisi d'épouvante en pensant que des illusions, des sophismes, un grand respect pour les maximes reçues dans le monde, pour ses usages, et l'exemple qu'il me donne; m'ont fait oublier ma raison, méconnaître la voix de ma conscience, et transgresser tes commandemens. Je sens vivement la sagesse de ces pa-

roles de mon Sauveur, *nul ne peut servir deux maitres.*

O vous entre les mains desquels cet écrit pourra tomber, ne voyez pas en moi un censeur sévère, qui en condamnant les autres, semble vouloir se séparer d'eux, et se déclarer meilleur qu'eux ; je parle de moi et de vous, et si vous me trouvez sévère, croyez que je le suis plus pour moi-même, ayant été exposé à moins d'épreuves que plusieurs d'entre-vous, et ayant eu des secours de divers genres dont plusieurs de vous ont manqué.

C'est donc moi que je juge, et je commence à jetter les yeux sur ce premier commandement, ce grand commandement, l'ame de la Reli-

gion, la livrée du Chrétien, sur la *charité.* — Ce devoir sur lequel mon Maître, mon Législateur, et mon Juge a le plus insisté, et dont il m'a donné un modèle parfait. Je me demande en tremblant, remplis-tu ce devoir? Rends compte de l'emploi de la fortune qui t'a été confiée; montre au grand jour la part que tu fais pour toi, et celle que tu fais au nécessiteux. Ce n'est pas avec le monde que tu as à compter. Le monde te permet d'accorder à tes goûts, à tes fantaisies, à la satisfaction même de quelques penchans irréguliers, une portion de ton superflu, il ne te blâme pas d'augmenter cette fortune qui dépasse tes besoins, et pourvu que tu dépenses, n'importe comment, pourvu que ton nom paraisse au besoin dans des

contributions publiques, et que ta bourse s'ouvre sans trop d'effort lorsque de loin en loin on fait un appel direct à ta charité, ta réputation pourra se maintenir, et tu vivras exempt de blâme; mais dois-je me reposer sur l'absolution que le monde me donne, quand je vois comment les hommes les plus éclairés, les moralistes les plus sensés, comment la loi de Dieu expose l'étendue de ce devoir.

Voici comment l'illustre Chancelier Daguessau interprétait cette loi de charité: " L'Evangile nous „ donne, dit-il, la vraie idée de „ richesse, possession, propriété par„ mi les hommes. Dieu seul est le „ véritable propriétaire de tout ce „ qu'il a créé, biens extérieurs et

„ intérieurs tout vient de lui ;
„ tout est à lui, tout est pour lui.
„ Que sont donc les hommes qui
„ jouissent des biens dans ce monde ?
„ Les simples dispensateurs, les éco-
„ nomes, les intendans du Souve-
„ rain et unique Père de famille. Ils
„ lui doivent compte de l'usage qu'ils
„ font de ce qu'ils ont reçu de lui,
„ et cet usage doit être toujours rap-
„ porté à sa gloire, ou à la fin à la-
„ quelle il a destiné les biens qu'il
„ nous donne. Les autres hommes
„ qui ne sont pas aussi riches que
„ nous, ne sont pas moins que nous
„ les créanciers du Père de famille.
„ Sa bonté l'a rendu leur débiteur
„ du moment qu'il les a créé. Il
„ veut bien nous tenir compte de
„ ce que nous leurs payons, ou de
„ ce que nous leurs remettons, parce

„ que nous le faisons pour ainsi dire
„ à sa décharge. Nous faisons un vol
„ pour parler ainsi, quand nous
„ nous approprions ses biens au-delà
„ de la juste mesure, et nous lui
„ faisons une restitution, quand nous
„ les partageons avec ses autres créan-
„ ciers, qui sont nos égaux et nos
„ frères, et la juste providence d'un
„ Dieu bienfaisant nous fait trouver
„ dans les autres la même ressource
„ qu'ils ont trouvé en nous, lorsque
„ nous commençons à avoir besoin
„ de leurs secours, ces réflexions
„ ne sont que le développement de
„ la parabole de l'économe infidèle. „

“ Oui la raison et le bon sens me
„ disent (c'est un *moraliste de la Com-*
„ *munion Romaine qui parle*) que la
„ Providence ayant fait le pauvre,

„ comme le riche, elle doit pourvoir
„ aux besoins du pauvre, comme
„ elle pourvoit aux besoins du riche.
„ Or elle n'y aurait point pourvu, si
„ donnant tout aux uns, et rien aux
„ autres, elle n'avait pas chargé ceux
„ qui sont dans l'abondance, de
„ donner à ceux qui manquent du
„ nécessaire.

“ Si celui qui a plus, n'est pas
„ tenu à donner à celui qui a moins,
„ si le riche qui regorge de tout ne
„ doit rien au pauvre qui manque
„ de tout, il n'y a donc point de
„ Providence. Que si au contraire
„ il y a un Dieu, et une Provi-
„ dence, cette Providence doit char-
„ ger ceux qu'elle enrichit de four-
„ nir aux besoins de ceux qu'elle
„ laisse dans la misère, elle a donc

„ assigné au pauvre sa nourriture
„ sur les biens du riche. Les biens
„ du riche sont donc par le droit
„ naturel, et divin *hypothéqués* au
„ pauvre, c'est-à-dire, chargés d'une
„ redevance dont le riche ne peut
„ point se rédimer. Si le riche pré-
„ tend n'avoir point de superflu,
„ alors de deux choses l'une; ou la
„ Providence assigne le pain du
„ pauvre sur un fonds chimérique,
„ ce qui est absurde, ou le riche
„ dépense plus qu'il ne doit, et vole
„ le pauvre.—Est-ce que mon bien
„ n'est point à moi? Il est à vous
„ en payant les charges, et l'aumône
„ en est une. Quels sont les titres
„ du pauvre? Nous l'avons dit: la
„ loi naturelle, l'Evangile, la justice,
„ l'humanité, voilà ses titres. Est-ce
„ qu'ils ne sont pas aussi respectables

„ que les Edits du Prince, en vertu
„ desquels vous payez la taille, le
„ vingtième etc., ou qu'un contrat
„ par devant notaire. La différence
„ entre l'aumône et les autres char-
„ ges, c'est qu'il faut prélever celles-
„ ci avant même de prendre ce qui
„ vous est nécessaire pour vivre, au
„ lieu que vous prélevez ce qui vous
„ est nécessaire pour vivre, avant
„ de payer l'aumône. „

Voici comment ce même sujet est présenté par le plus célèbre moraliste moderne, le *docteur Paley*, *principes de philosophie morale et politique*.

« Quelques amis se mettent en
„ route pour faire un voyage, ils
„ s'apperçoivent bientôt que pour

» le bien général, il faut que pen-
» dant qu'ils sont ensemble, l'un
» d'eux soit en surveillance; qu'un
» autre aille en avant pour préparer
» les logemens, et le repas; qu'un
» troisième se charge du porte-man-
» teau, qu'un quatrième prenne soin
» des chevaux, et que le cinquième
» tienne la bourse et dirige la mar-
» che; mais sans oublier cependant
» qu'étant tous égaux, et indépen-
» dans au départ ils doivent se re-
» trouver tels à la fin du voyage. »

« La compassion, la pitié est une
» impulsion de la nature qui nous
» porte à soulager la misère de nos
» semblables, et qui indique l'in-
» tention de Dieu, et notre devoir;
» que cette impulsion soit d'instinct,
» où d'habitude, elle est une pro-
priété

„ priété de notre nature dont Dieu
„ est l'auteur, et dont la fin est de
„ faire trouver au malheureux un
„ remède à cette inégalité de biens,
„ et à ces calamités que Dieu a
„ prévu devoir être la conséquence
„ d'une règle générale de distribu-
„ tion de la propriété. Outre cela
„ le pauvre a un recours fondé sur
„ la loi de la nature, tout dans l'ori-
„ gine a été commun, personne ne
„ peut produire du ciel un titre qui
„ établisse son droit exclusif à une
„ possession. Le genre humain a eu
„ des raisons de diviser ce fond com-
„ mun, et il est à présumer que
„ Dieu pour ces raisons a ratifié ce
„ partage. — Mais on n'a pu y con-
„ sentir que sous la condition que
„ chacun conserverait le nécessaire,
„ ou les moyens de se le procurer,

„ mais comme il ne peut y avoir
„ aucune loi fixe qui pourvoie à
„ chaque cas malheureux, il a été
„ sous-entendu que ces cas seraient
„ laissés à la charité volontaire de
„ ceux qui seraient à même d'en
„ être instruits, et qui auraient en
„ mains les moyens d'y porter re-
„ mède. Quand donc le partage de
„ la propriété est rigidement main-
„ tenu malgré les réclamations de la
„ misère, il ne peut l'être que con-
„ tre l'intention de ceux qui ont fait
„ ce partage, ainsi que du souve-
„ rain propriétaire de chaque chose,
„ lequel a versé dans le monde une
„ assez grande abondance de biens,
„ pour entretenir ceux qu'il y a
„ placés. „

Le langage de l'Ecriture est plus

exprès, et ses commandemens sont plus répétés sur ce devoir que sur aucun autre. La description que Jésus-Christ nous donne de la manière dont il sera procédé au dernier jour, présente dans le plus grand jour l'étendue de ce devoir.

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, accompagné de
» tous les saints anges, alors il s'as-
» seyera sur le trône de sa gloire.
» Toutes les nations seront assem-
» blées devant lui, et il séparera
» les uns d'avec les autres, comme
» un berger sépare les brebis d'avec
» les boucs; il mettra les brebis à
» sa droite, et les boucs à sa gou-
» che. Alors le Roi dira à ceux qui
» seront à sa droite : venez, vous
» que mon Père a bénis, recevez

„ en héritage le royaume qui vous
„ a été préparé dès la création du
„ monde; car j'ai eu faim, et vous
„ m'avez donné à manger; j'ai eu
„ soif, et vous m'avez donné à boire;
„ j'ai été étranger et vous m'avez
„ logé; j'étais nu, et vous m'avez
„ vêtu; j'étais malade, et vous
„ m'avez visité; j'étais en prison, et
„ vous m'êtes venu voir. Alors les
„ justes lui répondront: Seigneur,
„ quand est-ce que nous vous avons
„ vu avoir faim, et que nous vous
„ avons donné à manger; avoir soif,
„ et que nous vous avons donné à
„ boire? Quand est-ce que nous
„ vous avons vu étranger, et que
„ nous vous avons logé; ou sans
„ habits, et que nous vous avons
„ vêtu? Et quand est-ce que nous
„ vous avons vu malade, ou en

„ prison, et que nous vous avons
„ visité? Le Roi leur répondra : je
„ vous dis en vérité, que toutes les
„ fois que vous avez fait ces choses
„ à l'un des plus petits de mes frères
„ que voilà, vous me les avez faites
„ à moi-même. „

Ce passage envisagé comme description dramatique, n'en présente pas moins la règle, et les principes d'après lesquels l'Arbitre de nos destinées prononcera son jugement, ainsi que l'importance et l'étendue de ce devoir. Aussi on est forcé de convenir que le Christianisme a produit sous ce rapport de grands effets dans la société, et nous avons la satisfaction de penser que celle dans laquelle nous vivons mérite à cet égard des éloges. — Mais d'après ce

que nous venons d'exposer, en est-il parmi nous plusieurs qui n'ayent aucun reproche à se faire, et qui puissent dire, je connais l'étendue de ce devoir, et la règle que je suis est conforme à la volonté de Dieu ?

Je ne me propose pas de passer en revue dans cet essai abrégé tous les devoirs que la loi de Dieu nous impose, et que nous enfreignons journellement, sans scrupule, et peut être sans remords; je me borne à demander à ceux de nos Chrétiens qui se croyent suffisamment instruits, s'ils ont bien pesé et examiné l'étendue de ce devoir de la charité. Je leur demande encore si dans l'examen qu'ils ont fait de leurs règles sur la chasteté, ils ont bien approfondi la loi naturelle, et l'ont com-

parée à celles de la Religion, s'ils connaissent bien l'usage public de l'institution du mariage, et les effets qu'éprouve la société et ses membres, de la fornication, de la séduction et de l'adultère; je leur demande en quoi péche donc cette loi Chrétienne qui nous interdit jusques à la pensée du vice, nous déclarant que *celui qui regarde une femme avec convoitise a déjà commis adultère dans son cœur;* qui ne veut pas qu'*aucune parole déshonnête sorte de notre bouche*, nous annonçant que les *ravisseurs, les fornicateurs et les adultères n'entreront pas au Royaume de Dieu.* Je demande à ces hommes superbes, et contens d'eux-mêmes, à ces hommes qui préférent adopter les lois du monde à celles de Dieu, et qui nous disent assez ouvertement

qu'il vaut mieux dans certains cas dont ils se font juges, obéir aux hommes qu'à Dieu. — Je leur demande sur quoi repose leur indulgence sur le *suicide*, sur *l'esclavage*, sur *l'oisiveté*, sur la *médisance*, sur la *vengeance*, sur le *duel*, pour quoi ils couvrent d'opprobre, et bannissent impitoyablement de la société celui qui aurait enlevé par adresse un objet de peu de valeur, tandis que les *lois de l'honneur* qui abhorrent la tromperie, applaudissent à l'adresse d'une intrigue couronnée de succès, quoiqu'il soit rare que la séduction ait lieu sans ruse, sans fraude, sans mensonge, sans faux sermens; est-ce parce que la séduction enlève à une femme un bien plus précieux que la vie, et lui cause un dommage qui ne peut se réparer? Est-ce parce que

le mal qu'on fait, nuit à la fois à la personne séduite, à sa famille, et au public. Je demande pourquoi aux yeux du monde, et d'après les lois de l'honneur qu'il a substituées à celles de la raison, et à celles de Dieu, un homme doit satisfaire une *dette de jeu* de préférence à toute autre ; pourquoi ce refus l'exclurait de la société, tandis qu'on lui accorde de laisser longtemps en souffrance des créanciers pauvres qui ont fourni à sa nourriture, et à son vêtement, tandis qu'on se montre si indulgent pour celui qui par des dépenses de vanité, ou de désordre de mœurs, s'est mis hors d'état de remplir ses engagemens, et a enlevé à des hommes laborieux une partie de leur propriété. Le but de ces lois d'honneur n'a été que de faciliter les

jouissances de société entre égaux ; aussi la *profanation*, la *négligence du culte public*, ou *particulier*, la *dureté envers les domestiques*, et *ceux qui sont sous notre dépendance*, le *manque de charité*, l'*injustice envers des marchands qu'on ne paye pas*, ne sont point du ressort des lois de l'honneur. Je demande aux Chrétiens du monde, comment il se fait que le duel, cet usage que nous tenons de nos barbares ancêtres, qui n'offre ni punition assurée au coupable, ni réparation certaine à l'offensé ; comment il se fait qu'un usage aussi formellement opposé à la raison qu'à la volonté de Dieu puisse être conservé, et approuvé par des hommes qui se disent Chrétiens ; comment il se fait que des lois fantastiques d'honneur, réprouvées par tout gouvernement sage, puissent accorder

une dispense d'obéir à Dieu, et soumettre ainsi tous les devoirs moraux à la fantaisie de la mode. Mon but n'est pas d'étendre plus loin ces réflexions, mais elles m'étaient nécessaires pour remplir la tâche que je me suis proposé, savoir: d'indiquer quelques moyens de perfectionner *l'instruction religieuse de la jeunesse.*

Le premier, le plus efficace de tous ces moyens serait *l'exemple domestique*, *longum iter per precepta*, *breve per exempla*, l'exemple donné par un père et une mère qu'un enfant est habitué à aimer et respecter, aurait sur la jeunesse plus d'empire que l'enseignement théorique;

——Insuevit pater optimus hoc me
Ut fugerem, exemplis vitiorum

Cette instruction d'exemple com-

mencerait dès l'enfance, elle serait journalière et s'inculquerait dans l'ame par l'habitude, elle ne serait pas circonscrite à une époque précise, et à un temps déterminé, elle serait continue. Au reste quand je parle de perfectionner l'instruction religieuse, je n'entends pas critiquer en aucune manière les moyens et les efforts de ceux qui sont chargés parmi nous de cette honorable et importante fonction, je m'empresse au contraire à reconnaître le bonheur dont nous jouissons à cet égard, et me fais un devoir de rendre hommage au zèle, aux travaux et aux lumières de nos respectables Pasteurs, et Ministres. — Mais que peut leur zèle, que peuvent leurs instructions Evangeliques, que peut leur exemple contre cette torpeur, cette tié-

deur qui nous caractérise, et qui neutralise tous leurs efforts; on confie il est vrai la jeunesse à leurs soins, mais c'est pendant quelques mois bien calculés, et pour rompre bientôt après tout commerce avec eux; cette intéressante jeunesse à peine initiée aux connaissances dont l'application va décider de son bonheur présent, et futur, est jettée dans le monde, là elle ne tarde pas à appercevoir que l'on pense, que l'on sent, que l'on parle, que l'on agit si non d'une manière toujours opposée aux enseignemens qu'elle vient de recevoir, du moins d'une manière bien différente; comment cette jeunesse innocente et pure, comment ce ruisseau d'eau vive introduit annuellement dans un étang limoneux y conserverait-il longtemps sa fraîcheur et

sa limpidité ? Pouvons nous exiger, sommes nous en droit d'attendre que cette nouvelle génération, sans expérience, quelquefois sans instruction religieuse domestique, sans exemple de piété sous le toît paternel, puisse résister longtemps à cette indifférence pour la Religion qui caractérise ceux que la nature, l'habitude, la reconnaissance, la loi de Dieu lui ont appris à aimer, et à honorer ? Cette jeunesse qui inspire tant d'intérêt, vient de promettre de *régler sa conduite sur les commândemens de Dieu;* mais les parens, les supérieurs entendent qu'elle les concilie avec des *commandemens d'hommes*, et qu'en cas de concurrence elle suive les lois du monde. Elle vient de promettre de *s'appliquer avec soin à la lecture de la parole de*

Dieu, mais cette lecture est négligée dans leurs familles, on ne s'entretient le plus souvent autour d'elle que de lectures d'un genre bien différent ; les lectures habituelles, celles qu'on analyse, celles que l'on exalte, ou que l'on critique, celles qu'on s'impatiente de faire, celles dont on parle avec chaleur après les avoir faites, celles que l'on poursuit avec passion même avant dans la nuit, la lecture des mères, des tantes, la lecture à la mode, n'est certainement pas celle de la parole de Dieu ; cette jeunesse promet de *renoncer au monde*, c'est-à-dire de ne pas se conformer aux usages déraisonnables, aux maximes relâchées, à l'indifférence qu'on y professe pour tout ce qui tient à la Religion, à la négligence du culte public et domestique, à la vanité, au

penchant excessif pour les plaisirs bruyans, à la préférence qu'on y donne aux talens agréables, sur ceux qui sont utiles, et aux lectures qui échauffent l'imagination, sur celles qui perfectionnent l'esprit et le cœur. Mais elle s'apperçoit qu'on hâte son instruction religieuse pour la faire *entrer dans le monde*, et qu'à cette époque on l'occupe d'une instruction bien différente, que des parens montrent le desir qu'elle s'y fasse remarquer, qu'elle en obtienne les suffrages, et qu'elle se conforme aux maximes et aux usages reçus. Nous paraissons quelquefois souhaiter que nos enfans soient religieux sans l'être nous mêmes, ce qui est presqu'impossible; un grand déréglement de mœurs chez un père, ou une mère, pourront quelquefois éloigner

des enfans des mêmes désordres ;

Sic teneros animos aliena opprobria sæpe
Absterrent vitiis.

Mais la tiédeur, l'indifférence, est une rouille dont l'action est lente, mais continue. Comment la jeunesse ne remarquerait-elle pas l'inconséquence qui se manifeste entre les principes, et la conduite de ses parens, comment veut-on qu'elle attache un si grand prix à l'étude de la Religion, tandis que c'est la seule négligée autour d'elle, et qu'on ne pense dans sa famille à faire aucun sacrifice pour acquérir la clef d'un trésor aussi précieux ; comment veut-on qu'elle concilie avec les principes qu'on vient de lui inculquer, cette activité continue qu'elle apperçoit autour d'elle pour les biens présens, pour les plaisirs, pour les honneurs,

pour les distinctions, pour les richesses? Elle entrevoit par tout dans le monde, et quelquefois dans sa famille, la vanité, l'intérêt, le ressentiment, l'envie, la vengeance, la fausseté. Elle voit bientôt que les béatitudes de l'Evangile sont à la lettre des malédictions selon le monde; et on voudrait qu'une jeune personne dont l'ame commence à s'ouvrir à toutes les illusions de la vie, et de l'inexpérience, qui se voit à l'entrée d'une carrière quelle croit être bien longue, et où elle débute sans autre soutien que quelques instructions précoces, superficielles et précipitées; on voudrait qu'elle montrat un discernement, une maturité, un courage d'opposition, une fermeté incompatible avec la timidité naturelle à son âge, et dont ceux qui

sont appellés à la diriger et à veiller à son bonheur ne lui donnent pas l'exemple. Convenons que cette éducation de piété et de vertu commence trop tard, et finit trop tôt; c'est à l'époque où nous cessons l'instruction religieuse qu'il faudrait la continuer, c'est alors que les maîtres, l'étude, les gouverneurs, et les gouvernantes sont le plus nécessaire; jusques là, la jeunesse est moins exposée au mauvais exemple, elle est plus sous les yeux de ses parens, les passions ne l'exposent pas encore à des luttes violentes, un sentiment naturel de honte prévient le désordre des mœurs; mais à seize ans, à dix-huit ans l'existence civile et morale commence, c'est le moment où il faut tendre tous les ressorts de la Religion pour résister aux maximes

du monde, c'est le moment où l'innocence va être le témoin du vice, où les yeux et les oreilles vont être initiés à son langage, et à ses ruses; c'est le moment où les rapports s'établissent entre supérieurs, égaux, et inférieurs, où une parole hasardée, une démarche imprudente, composent une réputation pour la vie; les devoirs resserrés jusques là dans l'intérieur de la famille, vont embrasser une portion plus ou moins grande de la société. C'est cependant alors que nous reposant sur quelques idées jettées à la hâte dans la tête des jeunes gens, nous croyons avoir rempli notre tâche, et osons dire que le monde achèvera de les former.

Un second moyen de rendre plus efficace l'instruction religieuse de la

jeunesse, serait de ne pas l'accompagner de gêne, de travail trop pénible, de privations, et de formes tristes et sévères. L'étude du dessein, de la musique, de la danse répugnerait à la jeunesse si on y procédait comme on le fait pour l'étude de la Religion. Les parens même inconséquens dans leur conduite, montrent une espèce de sévérité au moment où se donne selon eux la dernière touche d'instruction religieuse; ils veulent y mettre de la solemnité, et n'y mettent que de la gêne; la jeune personne qu'on condamne à la communion est soumise à une espèce de noviciat d'abstinences, de retraite, et d'ennui. Sa sœur ainée jouit sans controle des distractions, des amusemens, et des plaisirs que lui présente la société,

son épreuve est finie, sa sœur cadette peut en jouir de même, son tour n'est pas encore venu, le père et la mère en jouissent aussi. Cette époque d'instruction est un hyver fâcheux qu'il faut franchir, il sera bien long, bien triste, il s'est présenté dès longtemps à l'imagination sous cet aspect, mais une fois passé on s'en dédommagera; c'est une médecine amère qu'il faut boire, mais plus d'indépendance sera le prix de la docilité; outre ces privations, on surcharge la jeune personne d'un travail auquel elle est peu accoutumée, des extraits, des analyses, des exercices de mémoires pénibles, des leçons dans des chambres froides, ou peu airées, dont l'air est quelquefois corrompu par le grand nombre de jeunes gens de tout état qui

s'y rassemblent; une présence plus fréquente aux exercices publics dans le cœur de l'hyver, pour perspective une cérémonie très-imposante dans l'Eglise, où des curieux s'occuperont à découvrir l'émotion de la jeune personne, chercheront à percer à travers son voile pour voir couler ses larmes. Et voilà sous quels auspices on forme ce lien d'amour, qui doit unir la créature à son Dieu, *altré fiamme, altré nodi amor promise :* Est-ce donc ainsi que la Religion, cette tendre amie de l'homme, cette compagne de ses plaisirs et de ses peines, cette source des plus pures délices, des plus vives espérances, du bonheur le plus complet dont nous puissions jouir ici bas, doit se présenter à l'ame de la jeunesse. Est-ce ainsi qu'on prétend l'unir à

son Sauveur de tous les *liens d'amour*, et la porter à aimer Dieu de *tout son cœur*, *de toute son ame*, et *de toute sa pensée?* Faut-il s'étonner qu'on se hâte de se séparer d'une compagne qui se présente avec cet appareil triste et lugubre? Faut-il s'étonner que la jeunesse compte les jours, les heures qui amèneront le terme d'un si triste noviciat? — Pères et mères ne sentez vous pas l'inconséquence de cet ordre de choses? Les amusemens que vous refusez à votre enfant à l'époque où vous semblez vous occuper le plus de son bonheur, ces amusemens sont innocens, ou ne le sont pas — Dans le premier cas pourquoi les lui interdire, et dans le second pourquoi le rendre parjure le jour même de son entrée dans l'Eglise où il promet de

de renoncer au monde, c'est-à-dire à ce que le monde peut offrir de vicieux. — Que doit penser cette jeune personne, si non que ces plaisirs ne sont pas compatibles avec l'étude, ou la connaissance de la Religion, mais pourront l'être avec sa pratique? quelle conséquence! — Pourquoi accumuler cette instruction sur une époque fixe, pourquoi la commencer au premier Janvier et la finir en Avril; est-ce ainsi que l'on apprend à la jeunesse l'histoire, la musique, la grammaire, la géographie? l'instruction religieuse doit être commencée à bonne heure, suivie d'année en année d'après la portée de la jeunesse, mais surtout continuée dans toutes les époques de la vie. L'Eglise a sagement fixé le minimun d'âge où elle consent

d'introduire un être sensible et intelligent dans son sein; les circonstances où se trouve le peuple pressé de se décharger de l'entretien de leurs enfants le plutôt possible, ont déterminé les Pasteurs à recevoir membres de l'Eglise les jeunes gens dès l'âge de seize ans, ne pouvant s'assurer de les conserver plus longtemps sous leur inspection; mais vous parens aisés, vous qui ne vous séparés qu'à regret de vos enfans pourquoi cette précipitation, pourquoi suivant les circonstances ne pas retarder cette admission? ce délai cessera d'affliger la jeunesse, lorsque par une singularité bizare vous ne fixerez pas son entrée dans le monde immédiatement à l'époque de son entrée dans l'Eglise, lorsque vous n'attristerez pas le plus beau moment

de sa vie par une retraite, et des privations déplacées; laissez jouir vos enfants à tout âge des plaisirs innocens que le monde peut offrir, évitez seulement que leur trop grande fréquence ne nuise à leur santé ou à leur instruction, ne leur fasse contracter des habitudes de dissipation incompatibles avec l'emploi raisonnable du temps, qui comme la fortune est aussi un *dépôt* dont il faudra rendre compte. Hélas ces plaisirs du monde ne tarderont pas à leur paraître bien vuides, si vous savez leur en faire connaître d'autres, leur inculquer le goût des biens célestes, si vous réussissez à les mettre en commerce de sentiment avec cet Être qui se fait sentir à *ceux qui le cherchent*, si vous nourrissez leur ame de connaissances utiles, solides, si vous leur

inspirez le goût de la lecture. Je ne parle pas de ces lectures d'imagination, qui ne donnent aucune connaissance, n'apprennent aucune vérité, ne s'appliquent à aucun objet et ne développent aucune faculté si ce n'est un genre factice de sensibilité, qui ne tourne pas même au profit de la charité avec laquelle elle semble avoir des rapports. Cette sensibilité que les romans développent n'est mise en action que par des formes élégantes, une délicatesse de sentimens, qui ne se rencontre guère avec l'ignorance, et la misère; les objets de compassion que nous présentent les Romans diffèrent autant de ce que la vie nous présente, que les bergers d'Arcadie diffèrent de nos pâtres, et telle jeune personne qui aurait pleuré toute la nuit sur les

malheurs de Lady Charlotte ou de Lady Julia, pourrait n'être point émue des accens grossiers d'une malheureuse mère qui lui demanderait du pain pour ses enfans. Le plus grand frein que vous puissiez opposer au goût du monde, et de ses pompes, et de ses vanités, c'est l'instruction morale, c'est toute espèce d'instruction; une ame vuide, un cœur vuide, une tête vuide peuvent seuls se contenter du genre de bonheur que les plaisirs du monde présentent. Celui-là seul peut s'en contenter qui n'en connaît pas d'autres, qui oublie ce qu'il est, d'où il vient, où il va, qui éloigne l'idée de la mort, du jugement, de l'immortalité. Ne croyez donc pas avoir assez fait lorsque vous avez consacré trois ou quatre mois de la vie de vos

enfans et au sortir de leur enfance pour les instruire dans les grands devoirs de la vie, dans les connaissances du présent et de l'avenir, dans la science de l'homme, dans la science du salut; ayez aussi des livres pour cette étude, mettez y quelqu'ordre, quelque suite, ne dédaignez pas de consulter un Pasteur, un homme éclairé, si vous manquez de lumière pour diriger vos enfans dans cette importante étude, que les Newton, les Fénelon, les Pascal, les Montesquieu, les Daguesseau, les Bonnet, n'ont pas cru comme vous l'envisagez renfermée dans un Catéchisme; ne dédaignez donc pas, si vous le pouvez, de leur procurer ensemble avec des cours de telle science qui pourra les intéresser un cours non pas de Catéchisme pro-

prement dit, mais de Religion développée, de morale raisonnée, de loi naturelle, de philosophie morale, d'histoire ecclésiastique; vous ressemblez à ceux qui pour avoir donné à leurs enfans quelques mois de leçons de déclinaison et de grammaire, croient en avoir fait des littérateurs. — Un autre conseil important que je me permets de donner aux pères, et aux mères pour le bonheur de leurs enfans, pour l'avancement de ce bonheur dont ils paraissent s'occuper avec tant de sacrifices, et de suite dans ce qui tient au rang, à la fortune, à l'établissement dans le monde, au mariage, aux alliances, aux agrémens de la figure, à la culture de l'esprit; ce conseil important, c'est de bien imprimer dans l'esprit de la jeunesse l'idée d'un

compte à rendre, c'est-à-dire, de les habituer à porter leurs regards en avant, pour calculer les conséquences que pourront avoir leurs actions *dans une autre-vie.*

> * *Demea, isthuc est sapere, non quod ante*
> *pedes modo est*
> *Videre : sed etiam illa, quæ futura sunt*
> *Prospicere.*

La jeunesse ne voit pour l'ordinaire que les conséquences présentes, aussi paraît-elle se soumettre assez docilement aux lois du monde, à ses usages; elle ne décline pas ce tribunal, elle ne méconnaît pas ce juge. — Mais elle agit comme si elle n'en connaissait pas d'autre. Et ce tribunal humain, cette opinion, ce juge, ses lois et ses décrets, quoique souvent sages et utiles, ne peu-

vent pas suffire à la conduite de la vie dans l'âge des passions, parce que comme nous l'avons dit plus haut ce juge est souvent corrompu, ses maximes et son exemple sont souvent en opposition avec les lois naturelles et révélées; on le trompe par des apparences, il est partial, mal informé, d'une sévérité repoussante dans certains cas et d'une faiblesse honteuse dans d'autres. — *Dat veniam corvis, vexat censura colombas.* C'est à ce juge que s'appliquent ces vers de Juvenal. Set. XI.

Alea turpis
Turpe est adulterium mediocribus; hæc eadem illi
Omnia cum faciant hilares, nitidique vocantur.

Péres et mères que vos enfans respectent autant que la raison, et la loi de Dieu le permettent ces tri-

bunaux humains, ces jugemens du monde, ces lois de l'opinion, ces usages de la multitude; mais qu'ils n'oublient pas que ces tribunaux de première instance ne détermineront pas le degré de louange ou de blâme, de récompense ou de peine attachées à leurs actions; accoutumez-les à penser à ce Tribunal Souverain, sans appel, devant lequel ils doivent un jour paraître; où leurs pensées, leurs paroles et leurs actions seront appellées en jugement, et où chaque ressortissant *moissonnera selon qu'il aura semé.* —— Mais si vous voulez que ce jugement dernier, le seul qui mérite ce nom, (car enfin les jugemens humains ne peuvent rien sur la paix de l'ame, de la conscience, sur les espérances et la destination future) si vous voulez que vos enfans

fassent entrer comme motif dans leurs actions ce jugement irrévocable, vous n'avez qu'un moyen, mais qui aura tôt ou tard son effet; c'est qu'ils voyent que vous pensez, parlez et agissez comme ayant aussi sous les yeux ce jugement. — Vous n'avez qu'un moyen c'est *l'exemple*. Mais si vous tombez habituellement dans des fautes graves, si l'avarice, ou l'impureté, ou l'ivrognerie, ou l'oisiveté, ou la vengeance, ou les emportemens, ou la médisance, ou la vanité ternissent votre caractère, si rien n'indique chez vous des sentimens de piété, si vous désobéissez habituellement aux commandemens de la loi de Dieu, si vous montrez de l'indifférence pour son culte, si vous profanez son saint nom, si un sourire moqueur, ou des propos

légers semblent indiquer chez vous des principes irréligieux ; si des lectures dangereuses paraissent vous intéresser, si vous rougissez de confesser le nom de Christ, alors évitez de parler à vos enfans de Religion, de salut, d'immortalité, de résurrection, de jugement; évitez de prononcer le nom de Dieu; des enfans instruits pourront plaindre un père égaré, et prier pour lui; ils pourront l'aimer encore, mais quelle confiance leur inspirerait celui qui agirait d'une manière opposée aux instructions qu'il donne. Ils ne verraient en lui qu'un comédien qui recite un rôle appris.

Odi homines ignavâ operâ, philosophâ sententiâ.

Je demanderai encore aux pères et aux mères de chercher à rendre

à leurs enfans la vertu aimable et facile, d'en écarter cette écorce de sévérité, de tristesse; ces exagérations, ces formes rebutantes dont on l'enveloppe trop souvent et qui lui sont étrangères. " *J'aime*, disait „ Montagne, *les natures tempérées* „ *et moyennes, l'archier qui outre-* „ *passe le blanc, faut comme celui* „ *qui n'arrive pas.* „ Si votre piété est morose, rigide, mélancolique; si on vous voit toujours disposé à censurer les recréations de la vie, les délassemens de société, les amusemens de famille, le goût naturel à la jeunesse pour le plaisir, le mouvement, la gaieté; chercher le mal où il n'est pas, abuser du langage de la Religion, donner à ses préceptes une étendue qu'ils n'ont pas; vous ferez naître chez vos enfans un

préjugé contre cette étude, ils la croiront incompatible avec un plan de vie agréable, avec les idées qu'ils se font du bonheur; ils saisiront toutes les occasions d'en affaiblir les principes, d'en miner les fondemens, et ne trouveront pas de peine à mettre de côté les enseignemens rapides et imparfaits qu'ils ont reçus au sortir de l'enfance; la fréquentation du monde ne tardera pas à les mettre à leur aise. Les gens d'une piété sévère ressemblent aux espions envoyés par Moïse à la découverte de la *terre promise*, dont quelques-uns par un air d'abattement et de crainte découragaient le peuple d'y entrer; tandis que ceux qui allient avec la vertu, cette gaieté, ce contentement qui doivent accompagner le sentiment de bonheur qu'inspire

la Religion, ressemblent à ceux d'entre ces espions qui ayant rapporté avec eux des grappes de raisins et des fruits délicieux, invitaient le peuple à en faire la conquête.

Un philosophe Payen prétendait que l'Athée qui niait l'existence de Dieu l'outrageait moins que celui qui le représentait sous des couleurs sombres et tristes. Le cœur de l'homme est disposé à la joie, et la Religion n'extirpe pas les affections naturelles, elle les règle; la Religion resserre le cercle de nos plaisirs, mais le champ qu'elle nous laisse est assez étendu pour remplir la capacité de l'ame. C'est dans la contemplation de Dieu, c'est dans notre rapprochement de lui en amour et en charité, c'est dans le sentiment

habituel de sa présence, c'est dans l'attente des biens à venir, d'une résurrection glorieuse, d'une réunion avec les êtres qui nous ont été chers, et dont nos larmes ont arrosé le cercueil; c'est dans l'idée d'un perfectionnement toujours croissant de nos facultés, c'est dans la pratique de la vertu que l'ame trouve des sources intarissables de bonheur, de paix, de contentement, de courage, de résignation dans les épreuves, de patience dans l'adversité; *voilà quand il me tuerait je ne cesserais d'espérer en lui.* La Religion condamne sans doute le vice, la dissolution, les excès, l'insouciance, la légéreté, l'abrutissement, le penchant à une dissipation continue et à l'oisiveté; mais en faisant cela elle jette le fondement de notre félicité; c'est sur

cette base de sagesse et de raison que s'élève l'édifice de tout ce qui existe ici bas de bonheur à notre portée, couronné d'une perspective si ravissante que toutes les forces, toutes les exagérations de notre imagination ne peuvent y atteindre. Oui je crois que la gaieté est la santé de l'ame, *ce mental sun shine*, comme l'a ingénieusement dépeinte un Auteur Anglais, est la plus belle hymne que nous puissions adresser à notre Créateur, car elle est l'expression de la reconnaissance et de la résignation. Je ne parle pas ici d'une classe d'hommes sincérement religieux, qui portés par tempérament à la mélancolie couvrent sans le vouloir d'un voile de tristesse, jusques au ravissant tableau de notre rédemption; mais je suis porté à croire

en général, que le signe le plus certain de la vraie piété, c'est le contentement, la sérénité; c'est l'expression du bonheur, et qu'on peut calculer jusques à un certain point sur cette échelle, les différens degrés de foi et de piété.

Ne pourrait-on pas encore perfectionner les enseignemens religieux en donnant plus de temps, plus de développement, plus de soins, plus de détail à cette partie de l'instruction chrétienne qui traite de la nécessité et de la divinité de la révélation, de l'authenticité des livres sacrés et de leur intégrité, de l'accord de la morale Evangelique avec la loi naturelle? C'est ce point essentiel que je voudrais inculquer, car à moins d'être en démence; comment

un être intelligent s'écarterait-il le sachant et le voulant, s'écarterait-il habituellement sans grande provocation, sans remords même, de ce qu'il saurait être un commandement émané de Dieu, une loi de Dieu accompagnée d'une sanction imposante? Cette insouciance qu'on remarque chez plusieurs à observer la loi de Dieu, cette tranquillité qu'on montre en la transgressant et après l'avoir transgressée me semble indiquer nécessairement qu'on n'est pas bien convaincu de la vérité et de la divinité de cette loi, qu'on n'en a jamais bien senti les preuves, ou que quelques écrits d'incrédulité les ont ébranlées.—Nous ne nous permettrions jamais dans la supputation d'un compte de chiffrer d'après d'autres règles que celles qui sont recon-

nues pour vraies dès l'enfance, quelqu'intérêt que nous puissions avoir à établir que dix fois dix ne font pas cent, la preuve arithmétique une fois admise nous ne tentons pas de l'enfreindre, quoique nous ayons pu oublier les procédés qui l'établissent. Si donc dans les choses de la plus haute importance, nous agissons autrement, c'est que nous n'avons jamais bien compris la preuve, ou que nous avons perdu de vue les raisonnemens qui l'établissent. J'oserais donc inviter les instituteurs de la jeunesse à donner à cette partie d'un cours religieux tous les développemens possibles ; j'aimerais ainsi que cela se pratique en Angleterre, où des fondations nombreuses ont été faites dans ce but, qu'on prêchat chaque année quel-

ques sermons sur les preuves de la Religion révélée, l'autorité de l'Ecriture Sainte, l'accord de la Religion naturelle et révélée, etc. Je sais que des passions violentes, des épreuves au-dessus de nos forces, des circonstances extraordinaires pourront nous éloigner momentanément de nos devoirs. Le roi et prophête David nous en donne un triste exemple; mais si nous avons des principes fermes nous ne pécherons pas d'habitude, nous ne pécherons pas de gaieté de cœur et sans honte, nous rentrerons plutôt ou plus tard dans la bonne route. — Quand nous refusons obéissance aux lois humaines, ce n'est pas que nous ne soyons bien convaincus de leur réalité et de la sanction qui les accompagne; mais nous avons pour nous l'espé-

rance de n'être pas surpris en faute; ou celle de nous racheter par quelque protection, ou par quelque sacrifice, hors cela nous nous y conformons, quelqu'onéreuses quelles soient, mais ces prétextes ne pouvant exister lorsque nous nous déterminons à transgresser les commandemens de Dieu, cette révolte ne peut provenir que d'un défaut de conviction sur l'authenticité de cette loi, sur sa sanction et sur un jugement final.

Je terminerai par un autre conseil dont l'application est plus délicate. — Je n'apperçois pas que les intérêts de la Religion soyent consultés dans deux circonstances importantes, savoir: dans les projets que forment les parens sur ce qui concerne l'éta-

blissement des personnes du sexe, non plus que sur le choix d'une vocation pour les jeunes hommes; la fortune, les convenances de famille, d'âge, la pureté du sang, paraissent être dans ce premier cas, les seuls objets sur lesquels se porte l'attention des parens, et quant aux vocations dont ils font choix pour leurs fils, ils préfèrent celles qui sont réputées les plus honorables dans la société, ou celles qui conduisent le plus promptement à la fortune. Cependant il serait de la plus haute importance, lorsqu'il est question de confier le bonheur d'un être qui nous est cher à la discrétion d'un homme à qui on l'unit par un lien presqu'indissoluble, de faire entrer les principes religieux d'un époux, et ceux de la famille dans laquelle sa com-

pagne peut être appelée à vivre comme un point de la plus haute importance. La conduite morale et religieuse d'un homme décide en grande partie du bonheur de sa compagne, l'exemple qu'il donne habituellement peut altérer ses principes, la conduire aux plus grands déréglemens, et avoir la plus funeste influence sur l'éducation de leurs enfans. Que d'exemples ne pourrait-on pas donner à l'appui de cette observation! — On comprend aussi sans peine de quelle importance peut être le choix d'un état pour conserver dans le cœur d'un jeune homme des principes religieux, si par des motifs de pure vanité on préfère jetter des jeunes gens dans la carrière des armes, on ne peut ignorer à quels risques nous exposons leurs mœurs, et leurs

principes

principes religieux. Si dans l'espoir d'un avancement plus prompt dans la carrière du commerce, nous consentons à éloigner nos enfans du toit paternel avant que leur raison ait acquis quelque maturité ; si nous ne faisons point entrer dans nos calculs, les risques que présente le séjour des grandes villes, quelquefois dans des pays où l'on est privé du culte public, et de toute instruction religieuse, nous pouvons être les instrumens des plus grands malheurs qui puissent affliger une famille ; je conviens qu'une grande subordination dans la carrière des armes, et qu'un travail continu dans celle du commerce, pourront jusques à un certain point contrebalancer ces dangers, mais les écueils sont nombreux, et les naufrages fréquens. Ne devrait-

on pas préférer des vocations qui demandent une vie retirée, pour des jeunes gens portés au plaisir, et à la licence ; des vocations tranquilles, pour des jeunes gens vains et passionnés, au lieu qu'on envoye à l'armée des jeunes gens d'une conduite qui fait craindre le déréglement ; on place dans le commerce ceux qui montrent des dispositions à aimer l'argent, et à l'accumuler ; et on pense au barreau pour ceux chez qui on remarque de la ruse et de l'adresse. Je ne parle point ici de la vocation qui devrait être la plus recherchée, vu qu'elle est sans contredit la plus honorable, qu'elle se concilie plus qu'aucune autre avec les mœurs et le perfectionnement des idées religieuses, vu qu'elle est plus qu'aucune autre la sauve-garde de la vertu ,

que plus qu'aucune autre elle met celui qui la professe à même de faire à ses semblables le plus de bien; ajoutons que graces au Gouvernement sous lequel nous vivons, cette vocation assure aujourd'hui une honnête et douce aisance; mais cette vocation si recherchée dans les siècles précédens, cette vocation que s'honoraient de remplir les familles les plus distinguées parmi nous, ainsi que dans cette ville célèbre, le berceau de la reformation, cette vocation est dédaignée par une suite de notre indifférence pour tout ce qui touche à la religion; l'état de Ministre de l'Evangile, d'Ambassadeur de Christ, de Pasteur des ames, de serviteur de Dieu, est regardé comme au-dessous d'un homme comme il faut, et tel père consentirait plutôt

à chances égales de fortune, à vouer son fils au commerce, qu'à le placer dans l'église. C'est ainsi que le monde détermine à sa fantaisie la prééminence, et l'honneur attaché aux différens états de la vie, et cela sans consulter l'utilité, l'importance, la moralité, sans peser les risques, sans porter les yeux sur la fin, sans s'inquiéter des conséquences. Je le répéte, le *monde* est *inimitié* contre Dieu.

Qu'on me permette encore un mot en finissant. Ceux qu'on désigne du nom de gens du monde, c'est-à-dire, pour éviter le vague des déclamations, ceux qui paraissent attacher trop de prix, et rechercher avec trop de suite et d'empressement, les amusemens et les plaisirs de la société, qui écartent

trop souvent et trop longtems les idées religieuses de leur pensée, qui courent avec trop d'ardeur après les distinctions, la fortune, les honneurs et les biens du monde; ceux qui se conforment avec une soumission trop aveugle, aux usages, aux opinions, aux maximes, aux principes adoptés par la société qu'ils fréquentent; ces personnes que nous désignons du nom de gens du monde, (et dans mon opinion on trouve des mondains dans toutes les classes de la société,) ont certainement un but, ainsi que les gens religieux, à savoir d'obtenir la plus grande portion de bonheur, d'aise, de contentement, de plaisir à laquelle elles puissent atteindre, et d'après des réflexions justes, ou non, elles se sont décidées à s'occuper beaucoup plus de la vie présente et

du temporel, que de la vie future et du bonheur avenir. Mais j'ose leur dire, et j'ai pour moi Dieu, la raison, la conscience et l'expérience, qu'en négligeant trop le grand but de notre être, cette vie future, cette vie par excellence, qui seule mérite le nom de vie, elles manquent le but vers lequel elles semblent se diriger exclusivement, je veux dire le bonheur présent; je tiens pour certain, que plus d'obéissance aux devoirs que nous impose la morale chrétienne, que plus d'étude des grands objets de la religion; que plus de rapprochement de Dieu par la méditation et la prière, répandraient plus de joie, de contentement, de sérénité dans leur ame, qu'elles ne peuvent en extraire d'ailleurs. La paix de l'ame, le calme de

la conscience, le sentiment de l'approbation d'un Dieu qui nous voit, la ferme persuasion qu'il dirige tout, et fait tout concourir, même ce que nous appellons *mal* aux fins les plus dignes d'une sagesse infinie. L'espérance enfin, voilà les grandes sources de la portion de bonheur à laquelle notre imperfection nous permet d'atteindre ici bas; car ces biens que nous venons d'indiquer, ne sont incompatibles, ni avec la joye, ni avec la santé, ni avec les succès, ni avec la fortune, ni avec la vraie gloire, ni avec les jouissances de toute espèce de bien, ni avec les douceurs de l'amour, de l'amitié, de l'estime, ni avec les plaisirs variés et les jouissances de la vie. Hélas! c'est bien en vain que nous essayons d'embellir à l'aide des illusions du

monde chacune de nos heures, et chacun de nos jours; la plus grande légèreté, la dissipation la plus continue, ne peuvent nous exempter des *mauvais jours*, de l'ennui, de l'inquiétude, des maladies, des soucis, des infirmités et de la mort; l'affliction sous toutes ses formes nous atteint dans notre état d'étourdissement, et ses coups pour être imprévus n'en sont que plus sensibles. Mais voyez quelle riche source de consolations se présente lorsque l'ame est dans une assiette religieuse. Dieu l'avait donné ce bien, il nous l'ôte, mais sa volonté est dirigée par les motifs les plus sages, que son nom soit béni. — Cet être dont la société répandait tant de douceurs sur ma vie a disparu, mais il vit en paix, il m'a dévancé, il m'attend, peut-être veille-

t-il sur moi. — L'oppression, l'injustice, la calomnie m'ont atteint; mais Dieu lit dans mon cœur, et j'ai mon recours à lui. — La vieillesse s'avance, les infirmités se font sentir, la mort ne peut longtems tarder; mais c'est un ami qui vient à ma rencontre. — Les événemens les plus extraordinaires, les révolutions les plus effrayantes, répandent la terreur autour de moi; mais *Dieu est à ma droite, il est mon berger*, tout peut concourir au bien de celui qui l'aime, rien n'arrive sans sa volonté, sa volonté ne peut être dirigée que par la plus profonde sagesse, sa sagesse que par son infinie bonté. Comme le vrai philosophe qui ne voit dans les variations du chaud et du froid, du sec et de l'humide, dans les tremblemens de terre, les éruptions volcaniques, dans

l'impétuosité des vents, l'immensité de l'Océan, les déserts, les pics les plus élevés des montagnes, qu'un arrangement sage, des loix nécessaires, des fins utiles, un ensemble parfait; le Chrétien bénit Dieu, et reconnoît sa sagesse et sa bonté, dans les afflictions, les douleurs, les infirmités, la pauvreté, l'oppression, les revers et la mort. Après tout, quel est notre plus grand bien ici bas? ce n'est ni la santé, ni la fortune, ni la beauté, ni les talens, nous en avons mille preuves, mais c'est *l'espérance.* Nous ne vivons que d'elle, c'est elle qui embellit notre vie.

Man never is, but always to be blest.

Sans elle tout se flétrit autour de nous, tout est mort; *lasciate l'esperanza*, est la dévise du désespoir.

Nous vivons peu dans le passé, peu dans le présent; nous vivons de l'avenir, et dans l'avenir; nous desirons une compagne, nous l'obtenons, à l'instant nos vœux sont pour la naissance d'un enfant, nous est-il donné, quand parlera-t-il, puis quand sera-t-il capable de raison, quand le verrons-nous établi. — Nous désirons une place, nous n'y sommes pas plutôt instalés, que nous en convoitons une autre. — Nous ambitionnons un revenu qui nous mette dans l'aitance, le voilà; ce n'est pas assez; ajoutons-y un quart, un tiers, doublons-le. *O si angulus ille.* Qui sont ceux qui sont ennuyés de la vie, qui, quelquefois même se l'arrachent, rarement les malades, les gens de peine, les pauvres, les délaissés; mais ce sont ceux qui jouissent de beaucoup

de biens, et qui à défaut de maux reels s'en font d'imaginaires. Et ne voyez-vous donc pas que puisque l'homme vit d'espérance, la vie présente ne peut le contenter, car elle a un terme, qu'il lui faut autre chose que la monotonie de ses amusemens, que la fragilité de ses biens, pour désaltérer sa soif; et vous vous refusez de lever le coin de ce voile, qui vous laisserait entrevoir une perspective à l'infini de biens toujours croissans, de biens auprès desquels ceux de la vie sont de vraies misères, et vous détourneriez avec effroi les yeux de cette perspective qui dépasse en richesse toutes les forces de votre imagination, parce que vous êtes obligés de fixer la mort, qui seule peut soulever le coin de ce voile qui vous dérobe l'avenir. — Mais cette

mort est sans faux, sans aiguillon, et sans épouvantement pour le vrai chrétien; elle le dépouille, il est vrai, du néant, mais c'est pour lui faire revêtir l'être. Elle est le port d'où il s'embarque pour se rendre au séjour du bonheur. Le cercueil, la tombe, le char mortuaire, sont pour lui le char de triomphe. Le cimetière, le mot l'indique, est le *lieu du repos*. Mais pour comprendre cette langue, pour sentir sa beauté, pour savourer ce pain de vie, il faut aimer Dieu, et l'on n'aime pas celui que l'on offense; nous évitons même la rencontre d'un ami si nous avons eu des torts avec lui, une première négligence en amène une autre, jusques à ce qu'on cesse tout commerce. Dieu aussi s'éloigne quand on ne cherche pas à se rapprocher de lui, chaque nouvelle

faute est un nouveau mur qui nous sépare de lui. Ah! retournons dans le sein paternel, il s'ouvre à celui qui frappe, allons à Dieu, s'éloigner de lui c'est tomber; se tourner vers lui, c'est se relever; demeurer en lui, c'est se reposer; se séparer de lui, c'est mourir; revenir à lui, c'est ressusciter; ne le quitter jamais, c'est toujours vivre; le connaître, c'est l'aimer; le desirer, c'est le posséder.

Je ne me dissimule pas le genre de réception que cet écrit imparfait, et trop rapidement tracé, trouvera chez ceux à qui je le destine; je prévois les réflexions, les restrictions et les objections auquel il donnera matière. J'ai suivi en traçant ces lignes un mouvement subit de mon cœur,

excité par la solemnité à laquelle tous les ordres de la société se sont rendus en foule, le jeudi 26 Mars dernier. Je déclare n'avoir eu intention d'offenser qui que ce soit, avoir écrit pour moi, et de moi, comme pour d'autres, avoir eu un desir sincère d'être utile à un grand nombre de personnes auxquelles je suis sincèrement attaché, en qui je reconnais d'excellentes qualités; j'ai cherché à éviter toute déclamation et toute exagération, et si je n'ai pu exempter aucun individu du blâme que j'ai jetté sur la société, c'est que je devais éviter en bien comme en mal toute personnalité. — Mais je dois à la justice de déclarer que dans cette société sur laquelle j'ai fixé une attention qu'on trouvera sévère, je connais, ou crois connaître dans les deux

sexes, et dans tous les âges des personnes à la vertu, et à la piété desquelles je rends un sincère hommage.

Lausanne 14 Avril 1807.





